

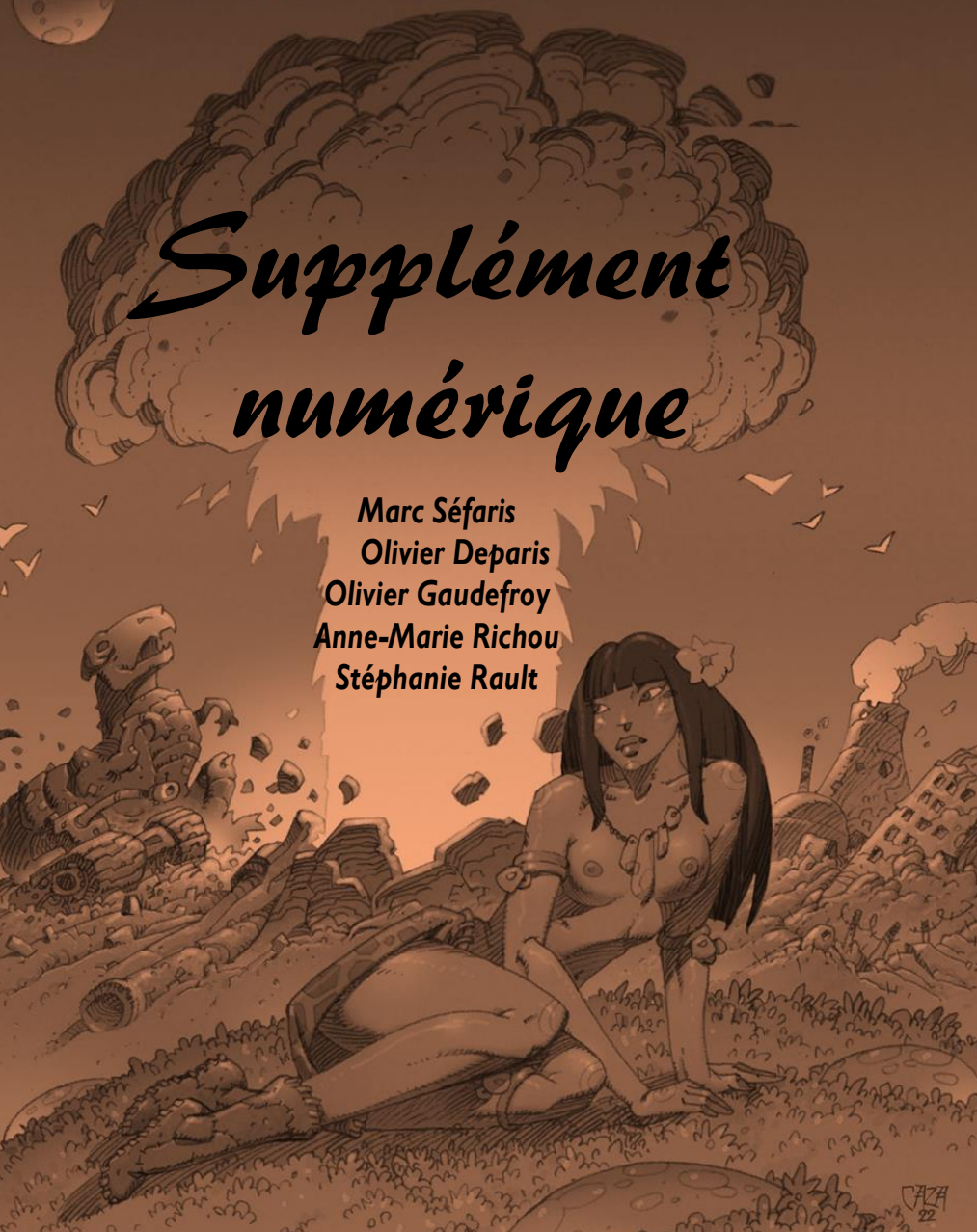
Nouvelle série - N°79

Galaxies

SCIENCE-FICTION

Supplément numérique

Marc Séfaris
Olivier Deparis
Olivier Gaudefroy
Anne-Marie Richou
Stéphanie Rault



8 % de mélancolie sarcastique

Marc Séfaris

Une nouvelle co-écrite par des humains et une intelligence artificielle passe les premières sélections d'un prix littéraire au Japon. Ça, c'est la réalité, et cela se passait en 2016. Sérieusement, les Intelligences artificielles seraient-elles en passe de nous détrôner sur l'autel de la Création Littéraire ? C'est sans compter « ce je ne sais quoi où vient se blottir l'émotion, ainsi qu'un cœur brûlant », comme l'explique Clara, l'héroïne imaginée par Marc Séfaris. La voici qui décroche une invitation dans la célèbre résidence d'écriture Claritas, au milieu des brumes d'un ancien site de vacances. Une chance extraordinaire, qu'elle compte bien mettre à profit pour parfaire son art. Un conte aux tonalités kafkaïennes, non dénué d'une petite dose d'humour, noir... juste ce qu'il faut.

Émilie Qerbaelec, membre du jury du Prix Alain le Bussy 2022

LE BIO-BUS SE TRAÎNAIT sur des départementales désertes. La tête collée à la vitre, Karen voyait défiler les terrains en friche, plats, laids, nimbés d'une brume basse et blanche – et derrière, les silhouettes spectrales de centaines d'éoliennes à l'arrêt. Comme toujours, la radihologramme crachotait en 3D une actualité peu reluisante – *nouvel attentat perpétré par un forcené à l'arme automatique, cinquante-sept victimes à déplorer, dont quarante enfants, au Salon de l'e-sport de Reims*. Mais ce jour-là, rien, vraiment rien n'aurait pu altérer le sourire de Karen.

Car au bout du trajet, c'était ni plus ni moins le bonheur, c'est-à-dire Claritas. Claritas ! La résidence d'écrivains haut de gamme, hors de prix, excentrée, d'une exigence inouïe. Délicieusement inactuelle dans ce morne monde où l'écrit avait pratiquement disparu. On ne savait guère quels séminaires y étaient organisés – le secret était jalousement gardé, comme une confrérie liée par le silence des initiés. Mais Karen savait que là, et nulle part ailleurs, elle trouverait l'épicentre de la création littéraire. Cette certitude, elle la tenait d'une notice biographique, deux lignes

exactement, indiquant que Sabrina Dellacozia y avait séjourné en 2042 pour mûrir son art. Et quel art ! Sabrina Dellacozia n'était pas seulement la dernière auteure populaire : dans un monde éditorial sinistré, elle était l'ultime orfèvre des phrases, une conteuse sans pareil... Karen avait lu et relu ses sept romans, et elle avait pleuré d'émotion à chaque fois. Voilà que justement, elle, l'humble Karen, qui gribouillait des histoires depuis l'âge de onze ans dans l'indifférence générale, marchait sur les traces de Sabrina Dellacozia en pénétrant dans le sanctuaire de l'écriture...

Ce qui la rendait plus euphorique encore, c'est la manière dont elle avait obtenu son précieux sésame. Sans avoir eu à déboursier les douze mille euros requis ; ni soudoyé qui que ce soit ; usé d'aucun de ses charmes ; profité de nulle parenté flatteuse. Elle avait juste répondu à un questionnaire vocal – un questionnaire alignant mille deux cents questions, quand même. Elle y avait répondu avec application et sincérité, intriguée il est vrai par la teneur de certaines interrogations. *Si vous étiez un chat cloné, sur quel meuble aimeriez-vous faire vos griffes, et pourquoi ? Si un mot devait disparaître à tout jamais du néo-français, lequel choisiriez-vous parmi : décryogéniser, retroprothèse, carotte ? Qu'auriez-vous aimé dire à la veuve de Vladimiroutine au lendemain de sa crémation ? Et bien d'autres, plus saugrenues. Mais quelle importance ? Pour être acceptée à Claritas, elle aurait compté les pixels d'un mur-écran. De fait, le miracle s'était produit : Après examen de vos réponses, il apparaît que les conditions d'une admission à Claritas sont réunies. Vous bénéficierez du programme « Par-delà les brumes », sur un séjour minimal de neuf jours et neuf nuits, tous frais pris en charge par la Résidence. Numéro de dossier : 7-192-004. Littérairement vôtre.*

Les hoquets du bio-bus la ramenèrent à la réalité. Il s'était arrêté et le conducteur, à demi tourné, attendait patiemment qu'elle descende. Ce qu'elle fit avec entrain – et le véhicule s'ébranla aussitôt, soudain plus véloce, laissant dans son sillage une odeur fade de carburant végétal. *Claritas, me voici à Claritas*, se répéta-t-elle avec émotion. Pourtant, à peine le pied posé sur le gravier, un frisson parcourut son échine : devant elle s'élevait un grand mur jaunâtre qui disparaissait à droite et à gauche dans une blancheur poisseuse. Au centre, une haute grille en fer rouillé. Karen plissa le nez comme elle le faisait chaque fois qu'elle voulait chasser une pensée inopportune. Au diable les apparences !

— Indiquez votre numéro de dossier, je vous prie.

La voix, masculine, semblait distante, altérée par les caprices d'un interphone antique. La jeune fille s'exécuta de bonne grâce, en articulant chaque chiffre, comme s'il s'agissait d'ouvrir un coffre avec une formule

IV

magique. La grille s'ouvrit en un douloureux grincement et Karen s'engagea dans une allée bordée d'arbustes rabougris. Arrivée à la hauteur d'une maisonnette qui aurait pu être le logis d'un garde-barrière, elle fut accueillie par un petit homme arborant un sourire résolument affable, une calvitie précoce et un badge « Directeur ». L'intérieur était sobre et cosy, les fauteuils confortables.

— Eh bien, Karen, à défaut du soleil, que nous apportez-vous ? plaisanta-t-il en préambule.

— Mon carnet d'ébauches et mon admiration sans bornes pour Sabrina Dellacozia, répondit-elle du tac au tac.

— Haha, je vois que vous avez des goûts très sûrs. Bien, entrons dans le vif du sujet : que savez-vous de notre programme « Par delà les brumes » ?

— Pour être honnête : rien du tout. On ne trouve aucune information. J'imagine que c'est voulu, pour garantir une certaine... surprise ?

— Vous imaginez bien. Évidemment, derrière cette formule passablement poétique, il y a des techniques ciblées, prenant appui sur les travaux d'éminents experts en neurologie cognitive et psychologie appliquée. Vous verrez que les résultats sont stupéfiants.

En écoutant cette présentation d'où les mots *écriture, histoire, création* étaient singulièrement absents, Karen ne put s'empêcher de faire la moue.

— Haha, reprit le directeur en se dandinant sur son fauteuil, votre perplexité est bien normale. Dès demain, vous comprendrez les tenants et aboutissants de notre formation. Tenez, je vous remets la carte de votre cottage, le 192...

— Cottage ?

— Oui, cottage. En fait, Claritas a repris le domaine d'un ancien Center Parcs. Vous savez, ces villages de vacances familiaux qui ont fermé les uns après les autres. On a gardé certains termes plaisants à l'oreille, comme « cottage ». Mais n'ayez crainte, ajouta-t-il d'un air pince-sans-rire : personne ne vous obligera à faire du paintball ou à descendre la « rivière sauvage ».

Karen se força à sourire d'un air entendu. Le directeur ouvrit alors une grande boîte transparente, d'un geste cérémonieux – mais peut-être était-ce encore de l'humour, la frontière n'était plus très nette.

— Dernière chose : il importe de suivre certaines règles, que vous trouverez affichées dans votre cottage. Rien de bien méchant, vous verrez. Prenez-les comme un jeu. Je vous dis la première règle du jeu : pas de techno-gadget personnel, aucun contact avec l'extérieur. On travaille à l'ancienne et Claritas fournit tout le nécessaire !

V

La jeune fille déposa sans rechigner son mini-phone et sa montre connectée – l'idée de se livrer à une sorte d'ascèse dans les neuf prochains jours, loin des dérivatifs modernes, ne lui déplaisait pas, au contraire.

— Je vous souhaite un excellent séjour, Karen ! Nous aurons l'occasion de nous revoir... une fois que vous aurez fini de traverser vos brumes, hein !

Et il se mit à glousser, tout en raccompagnant Karen dans la sombre allée glacée, lui indiquant d'un geste vague une direction, là-bas, au loin, au cœur d'un épais brouillard dévoré par la nuit tombante.

Heureusement, il ne lui fut pas difficile de trouver le cottage 192, situé dans le premier virage de l'allée centrale, tremblotant sous le halo d'un lampadaire esseulé. L'habitat était simple mais relativement spacieux, et on avait veillé à le chauffer avant l'arrivée de Karen. D'autres attentions ne la laissèrent pas insensible : victuailles fraîches et variées, bûchettes et allume-feu à disposition à côté de la cheminée, bonbons à la réglisse déposés sur une table basse. Devant la baie vitrée donnant sur un sous-bois, un bureau rustique avec tout un tas de feuilles blanches et de feutres fins n'attendait qu'elle. Et un mini-robot nettoyeur glissait en silence d'une pièce à l'autre. À ce détail près, elle aurait pu se croire un siècle en arrière. Et les fameuses règles ? Elle les découvrit sur la porte de la salle de bain :

Article 1 : Les échanges de paroles sont proscrits. Chaque pensionnaire ne communiquera qu'avec son Accompagnateur attitré.

Article 2 : Les pensionnaires respecteront les consignes quotidiennes de leur Accompagnateur.

Article 3 : Les pensionnaires pourront s'adonner à de brèves marches récréatives dans le parc du domaine, sans toutefois s'éloigner des sentiers prévus à cet effet.

C'est tout ? Et quoi d'autre ? On a le droit de pisser ou il faut une autorisation écrite de l'Accompagnateur ? Incrédule, Karen relut calmement les trois injonctions. Elles lui parurent si extraordinaires qu'elle décida que c'était une blague. Quand même, cette histoire d'Accompagnateur... Une sorte de coach, un mentor, un pygmalion tant qu'on y est ? Bon, pourquoi pas ? La géniale Sabrina Dellacozia avait su faire son miel de l'encadrement de Claritas. Il faudrait apprendre à butiner, voilà tout.

Karen eut beau se rassurer, s'endormir se révéla difficile. L'excitation, l'impatience et une sourde inquiétude la maintenaient éveillée malgré elle. Pour s'apaiser, elle feuilleta les différentes brochures qui ornaient sa table de nuit. *Débrume-toi la tête !* lançait la première sans trop

VI

d'explication ; et puis d'autres, plus épaisses, signées par un obscur professeur G.V.P., aux titres assez peu engageants : *Vertiges de la dématérialisation*, *Requiem pour un livre*, *Le Scribe et l'Assassin*. Elles tombèrent au bas du lit les unes après les autres. Le détecteur de sommeil assombrit la chambre, Karen ferma les yeux. Et dans le silence de son chaleureux cottage, en tendant l'oreille, il lui semblait entendre gratter, de l'autre côté du mur. Des grattements, et des pleurs mal étouffés.

Elle fut sortie de son demi-sommeil de la manière la plus cavalière qui soit. Quelqu'un tambourinait à sa porte. *Six heures, la vache !* Elle bondit vers la salle de bain, se débarbouilla, enfila le premier peignoir venu, donna une allure acceptable à sa chevelure et ouvrit la porte.

— Monsieur mon Accompagnateur, je présume ? ironisa-t-elle, sans chercher à dissimuler son agacement.

Devant elle se tenait un jeune homme, peut-être même plus jeune qu'elle. Traits fins, joli garçon, léger strabisme troublant, teint frais, avec une pointe de givre au bout d'une mèche, comme s'il était un enfant né de la rosée de novembre. Décidément mignon, mais raide comme un piquet. Un piquet qui lui tendait une pochette cartonnée orange.

— Bonjour. Oui, je suis votre Accompagnateur. Voici les exercices du jour. Je repasse les prendre ce soir. Nous ferons le point demain matin.

Le ton était froid, mais il y avait dans sa voix quelque chose de fragile. Karen aurait aimé lui répondre, lui faire part de sa conception du dialogue entre humains, lui envoyer la pochette à la figure, lui poser mille questions, l'inviter à partager des biscottes ou un bain chaud.

— Attendez, commença-t-elle.

Mais il était déjà loin, englouti par la brume matinale.

Le premier petit déjeuner à Claritas fut morose. Contrariée, la tête lourde, Karen mit un point d'honneur à n'ouvrir la pochette qu'après la dernière gorgée de café. Mais sans se l'avouer, elle était curieuse de découvrir ce qu'on lui avait mijoté. Dans la pochette orange, il y avait une seule feuille, avec au recto un titre en gros caractères : *JOUR 1 – FACE AUX BRUMES*. En dessous, une consigne : *Aborder les exercices dans l'ordre*. Au verso se succédaient des énoncés numérotés de 1 à 13.

1. Écrire un texte libre de six cents mots en n'utilisant que les lettres « a », « e », « p » et « t ».

Les autres énoncés proposaient d'adopter le point de vue d'un coléoptère à l'agonie, rédiger une recette de cuisine à base de palindromes, ré-écrire un poème de Houellebecq en alphabet morse (ou sémaphore, au choix), mimer par des mots non signifiants le silence d'un

VII

trou noir, élaborer un discours politique convaincant de centre droit sans modalisateur... Karen ne lut pas les autres énoncés, chaque chose en son temps. *D'accord, une sorte de bizutage ? Vous voulez savoir ce que j'ai dans le ventre ? Vous allez voir !* Elle plissa vigoureusement le nez et se mit au travail. Deux heures plus tard, l'humeur combative de la jeune pensionnaire du cottage 192 s'était quelque peu émoussée. Elle calait sur l'exercice I, ne parvenant qu'à aligner d'affreux petits mots répétitifs, exclusivement composés de « a », de « e », de « p » et de « t », quatre misérables lettres qu'elle commençait à prendre en grippe. *Étape a) : Papa, pape épaté, tête tata : « Pépette, ta tétée a été ? Et ta papatte ? Et ta pâtée ? » Appâté, pépé Pat' pète papa et tape, tape, tape. « Patate ! Tapette ! Pâte à pet ! »* Impossible d'aller plus loin. Un corrigé ne serait pas de refus. Qu'est-ce qu'il écrirait de si intelligent sur six cents mots, l'éphèbe de l'aurore ?

Plutôt que de s'épuiser en vain, Karen nota ses premières impressions dans son carnet d'ébauches, entre féerie brumeuse et exaspération. Puis, après avoir mâché le dernier bonbon à la réglisse, elle contempla le paysage que lui offrait la baie vitrée. Des flaques de brumes s'élevaient lentement et s'enroulaient autour des branches basses, en lisère de bois, gracieux fantômes entraînés dans une ronde du temps jadis. Karen vit dans ces arabesques dansantes une invitation à l'escapade qu'il aurait été malvenu de décliner. Accessoirement, elle se dit qu'en arpentant le domaine en long et en large, elle finirait bien par tomber sur d'autres pensionnaires. La simple idée d'adresser la parole à l'un de ses semblables la réjouissait, ne serait-ce que pour le plaisir de transgresser l'article I qui se rappelait à son bon souvenir chaque fois qu'elle allait se brosser les dents.

Elle tourna à droite, elle tourna à gauche, marcha longtemps, se perdit. On n'y voyait pas à vingt mètres. La magie des sous-bois s'était évanouie. Un soleil timide tâchait de s'infiltrer et ne prodiguait qu'une clarté blanchâtre qui recouvrait le monde, comme un drap poussiéreux ; tout se ressemblait. Des cottages à la queue leu leu, des creux boisés, des pelouses clairsemées, des panneaux aux inscriptions illisibles. *Comment on sort de ce trou à rats ?* Le domaine semblait sans limites, borné seulement par des murailles de brume. Alors qu'elle rebroussait chemin – ou tournait en rond, comment savoir ? –, Karen entra aperçut une silhouette féminine, avec un grand chapeau dessus. La hélér ne fut guère efficace : la voix était comme absorbée par le froid humide ; elle voulut la rattraper, mais l'autre pressa le pas. La filature dura ainsi un certain temps, amusante et un peu ridicule. Finalement, la créature

VIII

chapeauté bifurqua dans une petite allée et ouvrit précipitamment la porte de son cottage – le numéro 191. *Ça alors, c'est ma voisine !*

— Madame...

L'autre se retourna au ralenti. Une vieille femme aux yeux tombants, l'air effaré, un visage outrancièrement fardé... Elle leva la main, posa un doigt sur ses lèvres gercées et prononça un *chuuut* inaudible. Une seconde plus tard, la porte claquait. Découragée, Karen rentra chez elle.

Des senteurs de bougie parfumée Coquelicot l'accueillirent. Un feu avait été allumé dans la cheminée, un mug de chocolat chaud fumait sur la table. Elle finit la journée en ajoutant à ses notes le récit de son errance dans le domaine, sa brève et peu concluante rencontre avec Dame Chapeau, son logis approvisionné durant son absence, comme dans un conte. Lorsque l'Accompagnateur, toujours aussi jeune, séduisant et guindé, vint frapper à sa porte, elle l'invita à entrer et, comme de juste, il refusa :

— Je ne suis pas autorisé à pénétrer dans les cottages. Veuillez me remettre vos exercices.

Karen soupira, les mains sur les hanches.

— Écoutez, Dimitri – ça ne vous dérange pas que je vous appelle Dimitri ? Vous avez une tête à vous appeler Dimitri. Je vais faire court : vos jeux pour champions de mots croisés dépressifs, je ne vois pas l'intérêt. Si vous voulez vraiment m'accompagner, on pourrait discuter de mes...

— Non, Karen. Vous avez enfreint l'article 2. Ce faisant, vous refusez le Programme *Par-delà les brumes*, pourtant adapté à votre cas.

— Mon cas ?

L'Accompagnateur ne releva pas la question. De toute évidence, il avait dit tout ce qu'il avait à dire.

— Bon, Dimitri, on ne va pas s'énerver. Il y a eu maldonne, je ne suis pas la bonne cliente pour Claritas, n'en parlons plus. Je pars demain matin.

L'Accompagnateur sourit faiblement et pencha la tête d'un air pensif.

— C'est dommage que vous le preniez ainsi. Tout est fait pour votre bien-être. À titre exceptionnel, je vous laisse la pochette du Jour 2, ça vous évitera le déplaisir de me revoir trop vite.

— Mais vous ne comprenez rien, ici, c'est pas possible... Je viens de vous dire...

Elle ferma la bouche. Lui était déjà loin. Sur le seuil, une pochette fuchsia, avec un titre en grandes lettres grises : **AU CŒUR DES BRUMES**.

Cette seconde pochette, Karen pensa d'abord en faire une flambée,

IX

un feu de joie ; ensuite, elle se dit qu'elle la laisserait là, sur le paillason, à tout jamais gondolée et pourrissante. Avec, en guise de cadeau d'adieu à Claritas, l'empreinte de sa chaussure dessus, quand elle la piétinerait au petit matin, son sac de voyage sous le bras. Finalement, la trouble envie d'aller au bout de la farce la poussa à s'installer sur le canapé. Elle retira de la pochette fuchsia vingt feuillets qu'elle lut d'abord en haussant un sourcil, puis avidement. Elle les relut, les larmes aux yeux. C'était une nouvelle inédite de Sabrina Dellacozia. Un récit d'une force et d'une délicatesse inimaginables, humaniste sans mièvrerie, piqueté çà et là de notations subtilement vénéneuses... Et, par-delà la parfaite maîtrise de l'écriture, quelque chose d'insaisissable, ce je ne sais quoi où vient se blottir l'émotion, ainsi qu'un cœur brûlant. La jeune lectrice resta prostrée de longues heures, revenant sans cesse aux mots de Sabrina Dellacozia, jamais rassasiée. Mais, tandis que les braises de la cheminée devenaient cendres, une nouvelle réflexion désagréable s'insinua dans son cerveau. *Pourquoi ils font ça ? Ils me mettent en situation d'échec et juste après ils me donnent à lire ce qu'il y a de plus beau... Comme pour me dire : renonce, ma fille, tu vois bien que t'es pas au niveau !* La colère refit surface, une colère froide et lucide. Au moment du départ, elle dirait au directeur ses quatre vérités sur cet odieux élitisme.

Sa réflexion fut interrompue par des coups. Quelque chose frappait le mur, de l'autre côté de la chambre. Karen s'approcha, colla l'oreille à la cloison. À coup sûr, ça venait du cottage mitoyen. Dame Chapeau – qui d'autre ? – tapait, entre deux sanglots... tapait quoi ? Sa tête ?... Ce bruit mat, régulier, entrecoupé d'une plainte assourdie, qu'était-ce, sinon un appel au secours ? Karen frappa trois coups avec son poing pour établir un semblant de communication. Un silence, puis un gémissement guttural lui répondirent. Deux minutes plus tard, elle était devant la porte de sa voisine et elle lui demandait d'ouvrir, en vain. Comme plus aucun signe de vie n'émanait du cottage 191, elle glissa une feuille de papier sous la porte, où elle avait écrit : « J'aime beaucoup votre chapeau. » La stratégie s'avéra payante : la vieille femme fit son apparition, chapeau sur la tête, maquillage dégoûlant essuyé à la hâte, et un pauvre rictus qui tendait vers le sourire. Elle la pria d'entrer d'une voix onctueuse, s'excusa du désordre. Il faisait froid, une odeur d'épluchures rances saisissait les narines. Des monticules de feuilles griffonnées, certaines déchiquetées ou réduites à l'état de boulettes, d'autres empilées en gigantesques colonnes branlantes, envahissaient le séjour, se répandaient dans le couloir – et sans doute avaient-ils gagné la chambre aussi.

— Ma bibliothèque, minauda Dame Chapeau.

— C'est très impressionnant. Vraiment très impressionnant, répéta

X

Karen, interdite. Mais... sans indiscretion, depuis combien de temps êtes-vous dans la Résidence ?

— Oh, je ne compte plus... Ça doit bien faire mon onzième ou douzième hiver... Il faut bien ça pour écrire quelque chose de correct... Et j'en suis encore loin, oh, si loin...

Son sourire se flétrit instantanément.

— Mais madame, pardonnez-moi... Vous restez ici de votre plein gré ?

L'autre la foudroya du regard, sa voix devint criarde :

— Bien sûr que non ! D'où sors-tu, bécasse ? Choisit-on d'écrire ? J'écris, c'est ainsi. Je serai libre le jour où...

Elle se mit à chuchoter en jetant des regards éperdus autour d'elle, comme si une horde d'espions se dissimulait derrière les éminences de papiers.

— Le jour où je viendrai à bout de ça...

Sa main tremblante sortit une feuille de son corsage, la déplia avec difficulté, la tendit à Karen. La page était parcourue de lettres illisibles, chaque ligne recouverte par une autre ligne elle-même niée par des annotations superposées, et par endroits le papier était troué. Palimpseste sans fin, réécritures closes sur elles-mêmes, inaccessibles...

— Je travaille cette page depuis des mois, commenta Dame Chapeau avec un accent de fierté. C'est la cent-vingtième version du même texte, mais mon Accompagnateur ne la juge pas suffisamment aboutie. Oh, il est exigeant, dur même. Il met à l'épreuve ma volonté, un vrai bourreau... D'autres auraient abdicué. Pas moi. Moi je corrige, jour après jour, quoi qu'il m'en coûte. Il le faut, n'est-ce pas ?

Elle se remit à sangloter doucement.

— Madame, ce qu'on vous demande ici n'est pas humain... Avez-vous pensé à quitter la résidence ? Quelqu'un de votre famille pourrait...

La pensionnaire du 191 secoua vigoureusement la tête. Puis ses yeux s'écarquillèrent, comme quelqu'un qui sort brusquement d'un mauvais rêve.

— Personne ne s'échappe de Claritas !... Mais vous, que faites-vous chez moi ? L'Article I, l'ignorez-vous ? Ou alors... Ce sont mes textes qui vous intéressent, pas vrai ? Vous êtes à court d'idées ? Sale petite fouineuse ! Allez, ouste ! Fichez-moi la paix !

Elle finit par une sorte de sifflement menaçant, en agitant les bras, comme pour dissiper une fumée âcre. Quelque part dans le labyrinthe de cellulose, quelque chose tomba.

Revenue dans la tiédeur de sa chambre, Karen rassembla ses affaires et ses idées. *Récupérer mes appareils. Partir d'ici. Prévenir les autorités.* Elle

XI

attendit la venue du jour sans dormir. Dès que les ténèbres se désépaissirent, grignotées par une clarté blafarde, elle alla droit à la maisonnette du directeur, y trouva les volets clos, jura, inventa des insultes pour l'occasion. Elle poursuivit jusqu'à la haute grille et chercha désespérément un boîtier de commande, avant d'entreprendre d'escalader le mur jaunâtre. Le crépi s'effritait, les prises manquaient... Peut-être qu'en grim pant sur l'arbre tordu, là-bas...

— Karen, vous vous prenez pour une alpiniste ? C'est hardi mais périlleux, vous savez.

Le directeur la regardait, planté au milieu de l'allée, les mains fourrées dans son anorak, l'air mi-amusé, mi-réprobateur.

—Vraiment, ce n'est pas raisonnable. Quand bien même vous parviendriez en haut du mur, vous vous blesseriez sur les tessons de bouteille. Venez plutôt dans mon bureau, on va parler de tout ça autour d'un café.

La jeune fille prit une longue inspiration.

— Rendez-moi ma montre et mon mini-phone, et je m'en vais.

Son interlocuteur haussa les épaules et marcha d'un pas tranquille vers la maisonnette.

Là, deux hommes semblaient les attendre, un jeune debout près de la fenêtre et un vieillard enfoncé dans un fauteuil, les yeux mi-clos, comme un gros chat.

—Vous connaissez déjà Tony, notre apprenti Accompagnateur – qui a encore beaucoup à apprendre sur la psychologie féminine, haha. Et j'ai l'honneur de vous présenter le professeur Gustav Von Pratt, dont la renommée est...

— Épargnez-moi vos mondanités. Je veux partir. Maintenant.

— Ce n'est pas possible, Karen, votre état ne vous le permet pas.

—Vous croyez pouvoir me retenir ?

— Nous le devons, pour votre bien. Vos proches sont prévenus, et l'article 17 de la loi Santé et Sécurité votée en mai dernier nous donne toute latitude pour vous garder ici, jusqu'à ce qu'une première sortie provisoire puisse être envisagée.

Un bref rire nerveux secoua la jeune femme.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire de quoi je suis censée souffrir ?

— Professeur ? Je vous laisse lui annoncer ?

— Graphomanie narcissique à tendance hystérique. Dangerosité de niveau quatre, récita le gros félin sans bouger un cil.

Karen resta figée quelques secondes.

—Vous prétendez me... guérir de l'envie d'écrire ? C'est pour ça,

XII

toutes ces règles et activités écoeurantes ? Comme si écrire était une maladie... C'est une plaisanterie ?

— Avons-nous l'air de plaisantins ? Écrire n'a peut-être pas toujours été une maladie. Aujourd'hui, ça l'est. Parce qu'écrire n'a plus aucun sens – du moins pour un humain. Je vais vous montrer quelque chose que nous aurions aimé vous faire découvrir peu à peu. Mais vous avez précipité les événements. Alors...

Le directeur se racla la gorge, sautilla d'un pied sur l'autre. Dimitri-Tony, plus crispé que jamais, baissait les yeux, et le vieux professeur semblait s'être assoupi dans son fauteuil. Karen en profita pour repérer le boîtier d'ouverture de la grille.

— Eh bien voilà : je vous présente votre idole, Sabrina Dellacozia en personne.

La main du directeur désignait un micro-ordinateur sur son bureau.

— Une machine ? Vous délirez. J'ai vu Sabrina Dellacozia à des séances de dédicaces...

— Une actrice – assez médiocre au demeurant. Son principal mérite est de fonctionner comme un appât, elle nous permet de repérer nos futurs patients.

— Mais son style unique...

— Le logiciel Poïétique XI. La « machine », comme vous dites, ne ressent rien, mais elle est désormais capable de susciter des émotions qu'aucun écrivain ne saurait approcher. Tout est question de programmation. Dans l'inédit de Sabrina Dellacozia qui vous a bouleversée cette nuit, savez-vous quel a été l'élément décisif ? La juste proportion de mélancolie sarcastique – 8 %, pour être tout à fait exact. Le logiciel a pu établir un dosage optimal à partir de vos réponses à notre questionnaire. Mais ce n'est pas tout. La connaissance des végétaux a tant progressé que des équipes sont maintenant en mesure de traduire leur langage, même si le grand public l'ignore encore. Ce qu'il en ressort, c'est qu'un rhizome de bambous a un potentiel créatif huit fois supérieur aux œuvres complètes de Shakespeare. Et une fougère a tellement plus d'imagination que vous, Karen.

— Mais... ça ne tient pas debout... Même si mon écriture est moins maîtrisée que celles de vos satanés laboratoires et potagers, pourquoi ne pas me laisser y prendre du plaisir, dans mon coin ? Je ne dérange personne...

Les joues du directeur s'empourprèrent, pour la première fois il s'emporta :

— Et lui alors, il n'a dérangé personne ?

Sa main avait saisi une photo où l'on voyait une flaque de sang et des petits corps allongés tout autour.

XIII

—Vous voulez connaître le parcours du tueur de Reims ? Un écrivain obsessionnel, frustré, seul avec ses manuscrits dont personne ne voulait. L'édition dégringole, le lectorat se réduit comme peau de chagrin, les derniers succès émanent de Poïétique XI. L'aigreur des romanciers inutiles tourne à la pulsion meurtrière. Et ce n'est pas un cas isolé, Karen ! La semaine dernière, à Colmar, une adolescente a mutilé ses sœurs à coups de stylo interactif – elle venait de comprendre que ses récits emmerdaient tout le monde. Vous, les scripteurs impénitents, vous prétendez n'écrire que pour votre plaisir, mais vous mentez : sous couvert de partage, vous recherchez la reconnaissance et l'amour. Comme vous vous heurtez à un mur, vous vous suicidez, ce qui est triste, ou vous tuez des innocents, ce qui est inadmissible. Alors oui, Karen, je le reconnais volontiers : Claritas est un leurre. Une lanterne où viennent danser les lucioles dans votre genre. Mais croyez-moi, notre programme n'est pas mensonger : c'est bien *par-delà les brumes* que nous entendons vous mener. Par-delà les brumes que constituent vos illusions romantiques, des brumes hautement toxiques. Nous extirperons de vos entrailles cette tumeur qu'est l'écriture. Au besoin, des médicaments faciliteront votre sevrage... Ne devenez pas comme votre voisine à qui, hélas, nous ne parvenons pas à faire entendre raison. Elle ne quittera jamais Claritas. Vous, c'est différent, vous êtes jeune et...

— Et je pars tout de suite, sans votre autorisation.

La jeune fille avait parlé froidement. Rassemblant ses forces, elle se recula de deux pas et adopta une posture de combat.

— Allons, Karen, ne faites pas l'enfant. Nous connaissons votre dossier par cœur. Nous savons que vous pratiquez le krav-maga depuis six ans. Pensez-vous sérieusement que c'est ça qui va vous...

Karen enjamba le corps du directeur qui gémissait comme un nouveau-né. Le stagiaire restait dans son coin, tétanisé, et le vieux professeur ronflait positivement. La fugitive courut dans l'allée, franchit la haute grille, traversa la route, tourna sur elle-même, hésita. Le bio-bus ne passerait pas avant le soir. De l'autre côté, une forêt de chênes s'étalait sur tout l'horizon, tapissée de feuilles ocre et brun. Au-dessus serpentaient des brumes légères, labiles, amicales. Karen huma l'air, plissa le nez et disparut sous les arbres. Les feuilles mortes s'animaient sans bruit sous le vent de novembre, laissant entrevoir un sentier étroit bleui par le froid. *Partir loin. Trouver un refuge, des provisions. Me cacher.* Instinctivement, sa main frôla la poche latérale de son sac, là où était rangé son carnet d'ébauches. *Et raconter cette histoire de fous. Écrire. Écrire. Écrire jusqu'à l'épuisement. Écrire.*

XIV

© Marc Séfaris 2022



Enseignant de lettres classiques et moins classiques, adepte de Dostoïevski, Kafka et Miyazaki, Marc Séfaris a découvert sur le tard les vastes contrées de la SFFF contemporaine, qu'il arpente désormais avec la fièvre des pionniers et l'ardeur des explorateurs à la bourre. Son ambition, outre le plaisir enivrant de créer des mondes obscurs, reflets du nôtre, est de parvenir à écrire

quelque chose de meilleur que lui.

Terre promise.

Olivier Deparis

Dans ce conte d'Olivier Deparis se croisent deux thèmes, l'un de SF, l'existence d'une communauté de voyageurs spatiaux marginalisée par rapport aux planètes, l'autre de toute la littérature, le jeune enfant qui doit parvenir à s'imposer dans le monde contre les contraintes que prétendent lui imposer les adultes. Quand la SF retrouve Dickens et Hector Malot pour les transcender...

Georges Bormand, membre du jury du Prix Alain le Bussy 2022

- 1 -

« **E**STEBAN ! HURLE ROMJEE, FURIEUX. Ce morveux va me rendre dingue !

Un frisson d'empathie se répand dans les loges. Irriter le tyran, en voilà une mauvaise idée ! Dans son costume de roche massif, Romjee intimiderait même une Lyène quand gronde sa voix rugueuse.

Une agitation silencieuse investit les coursives. Ce n'est pas la première fois, tant s'en faut, qu'Esteban disparaît au moment de monter sur scène. Mais juste avant l'extraordinaire dôme humain, ça oui ! Ce numéro est le seul à exiger la présence du garçon de douze ans. La structure ajourée d'une hauteur de quinze mètres, échafaudée en apesanteur, n'a jamais résisté, une fois la gravité rétablie, qu'avec lui comme clef de voûte. Son gabarit léger développe tout juste la puissance nécessaire pour supporter la pression s'appliquant au sommet de l'hémisphère de chair et d'os, sans alourdir l'édifice au-delà du poids que ses oncles et cousins, répartis en dessous, sont capables de supporter.

— S'il traîne encore là-haut, à gratter la terre, cette fois, ça va saigner ! prévient Romjee à bout de patience. Vince, mon fouet, et que ça saute !

— Père, intercède Soria dans l'espoir d'éviter un drame, je suis sûre que ce n'est pas sa faute...

Sœur cadette du garçon, la fillette a ouvert la bouche trop vite, sans prendre le temps de vérifier qu'elle se trouvait hors d'atteinte de l'ample battoir du chef de famille. Le bras du colosse, déjà, s'élève pour la gifler lorsqu'un crissement tombe d'un puits de ventilation perçant le plafond de la coursive, quelque deux mètres plus loin. Un déflecteur obture le conduit. Romjee l'avise d'un œil méfiant. La grille, retenue par une

XVI

charnière, se renverse d'un coup sous l'assaut descendant de l'avorton qui file droit vers le sol.

Sa réception à peine achevée, le garçon implore avec cœur :

— Pardonne mon retard, Romjee. Un besoin urgent à soulager. Le stress me ronge les boyaux.

Un mouvement l'interpelle dans l'ombre du père castrateur. Soria, les yeux fermés, joint ses mains en une promesse vaine. Petite sœur chérie... la remercie-t-il d'une pensée.

Un regard torve le jauge. Esteban ne nourrit aucune illusion : s'il s'est lavé les mains, ses ongles noircis trahissent qu'il revient du potager. Ce soir, il couchera à fond de cale, dans la soute glacée. Pas grave, il a l'habitude !

Un rugissement lui ébouriffe les cheveux. Le despote, dans ses œuvres :

— C'est à nous d'entrer en piste, dit-il. Mais rassure-toi, merdeux : je ne compte pas t'oublier !

*

Esteban ferme les yeux. Comme souvent l'heure venue, le trac le paralyse. Vingt-cinq mètres plus bas, la salle, pleine à craquer, suspend son souffle. Les spectateurs, bien calés dans leur siège, leur ceinture bouclée pour ne pas dériver lors des phases d'apesanteur imposées par le numéro, ont raison de s'inquiéter : qu'un seul des cent-cinquante-deux artistes impliqués dans l'extraordinaire dôme humain commette une erreur de timing, et à la seconde où s'activeront les générateurs de gravité, l'édifice s'écroulera tel un vulgaire château de cartes. Esteban sait le prix à payer : au terme de sa plongée initiale, lorsqu'il se présentera au sommet de l'hémisphère pour s'insérer parmi les siens et refermer la structure, il se trouvera encore à quinze mètres du sol ; une hauteur moins vertigineuse que celle qu'il occupe à présent, certes, mais amplement suffisante pour se rompre le cou. Pas de performance sans risque, prêche la maxime familiale ; la troupe tire sa renommée de son refus obstiné de recourir à tout autre filet de sécurité que la vigilance humaine. Un régisseur, en coulisses, scrute la scène au travers d'écrans : si le dôme s'effondrait, il lui suffirait de tendre le bras et d'effleurer une touche pour couper l'alimentation des générateurs et abolir toute pesanteur. Mais lui aussi est humain. Une inattention de sa part, quelques secondes d'incrédulité ou d'hésitation, et les conséquences seraient dramatiques !

Esteban ne craint pas la mort. Faut-il se sentir vivant pour avoir peur de rendre l'âme ! En revanche, il redoute l'accident, une blessure aux

membres inférieurs qui réduirait sa mobilité assez longtemps pour ruiner son projet. Sans parler de la punition qui le guetterait au tournant, si l'erreur lui incombait – une sanction qui, c'est sûr, s'ajouterait à celle dont il est déjà quitte. L'Interstellaire millénaire ne croise l'orbite de la Terre qu'une fois tous les cent quinze ans, et le prochain rendez-vous est fixé à la semaine suivante : le garçon n'a pas l'intention de laisser passer sa chance !

Premier des cinq repères sonores servant aux acrobates à synchroniser leurs élans, un coup de tambour retentit. Les violons lui succèdent en une puissante envolée lyrique. En bas, dans les gradins, l'appréhension noue les corps. Esteban raffermi machinalement sa poigne autour de l'encoche usinée pour lui au plafond. Un coup de cymbales l'interpelle. Les premiers acrobates s'élancent au ralenti en direction du sol. Esteban guette avec attention la percussion suivante pour s'imprégner de la mesure et anticiper la troisième qui figure parmi ses jalons.

Voilà !

Son souffle maintenant calibré sur la respiration mélodique, il appréhende plus sereinement le moment de sauter.

La musique s'adoucit. L'instant fatidique approche. Esteban doit se contorsionner pour se placer en position, les pieds à plat au plafond et la tête orientée vers le sol. Presque entièrement recouvert de paillettes rouge grenat, son justaucorps liséré de franges pourpres braille dans la lumière rasante qui segmente la voûte rigide du chapiteau factice.

Au roulement de tambour, ses quadriceps se contractent. Le regard tendu vers la trajectoire qu'il vise, il attend le coup de gong pour dérouler les doigts. Tandis que ses cuisses le propulsent en douceur vers le cœur de la scène, il prend lentement conscience de la nuée en mouvement qui s'assemble sous lui. Il est le dernier de la troupe à s'élaner vers le sol. Déjà, la base du dôme se verrouille, les plus robustes de ses oncles (tous en costume de roche) prêts à réceptionner sur leurs larges épaules le second rang d'acrobates en approche finale. Puis, à leur tour, les étages intermédiaires se concatènent sans accroc, en même temps que la structure s'incline pour refermer le dôme.

Esteban fronce les sourcils. Soudain, l'anomalie lui saute aux yeux : le dernier cercle, horizontal, présente une difformité. Deux de ses frères – des aînés – ovalisent le tracé. Situés l'un en face de l'autre, ils accusent un retard similaire. Pas grand-chose, moins d'une demi-seconde. Mais peut-être assez pour tout fichir par terre !

D'ici peu, Esteban sera fixé. Six mètres lui restent à parcourir. Si le numéro capote, la faute lui sera imputée. À lui, et à lui seul. Ses frères l'accableront : son retard en coulisses les aura déconcentrés. Le

XVIII

paternel, comme toujours, prendra le parti des aînés et le collera au trou, à fond de cale, pour huit jours voire davantage. Alors, adieu la Terre ! L'Interstellaire voyage dans un plan transversal. Une fois quittée l'orbite d'une planète et ses moteurs activés, inutile d'espérer faire machine arrière à bord d'une navette classique : le trajet prendrait des années, à condition encore de retrouver son chemin.

Esteban serre les dents. Sa naissance le condamne à n'être jamais que saltimbanque. Même à supposer que la chance se présente à lui, un jour, de croiser un autre Interstellaire en partance pour la Terre, il n'aura jamais les moyens de s'y offrir un billet. De s'y faire enrôler ? Quelle troupe se hasarderait-elle à embaucher un artiste qui aurait tourné le dos à sa propre famille ? Il y a bien réfléchi : s'il veut réaliser son rêve, c'est maintenant ou jamais !

Depuis son plus jeune âge, l'intime conviction l'habite que la bohème n'est pas faite pour lui. D'où lui vient ce sentiment ? Lui l'amoureux des plantes qui, à la moindre occasion, se réfugie en cachette de ses parents dans le fouillis des potagers du pont Renaissance pour plonger avec délice les doigts dans le terreau humide, repiquant parfois maladroitement quelque légumineuse sous l'œil indulgent de Kiro – le jardinier bienveillant – l'a longtemps ignoré. Jusqu'au jour où Viki, l'avatar standard du réseau intermondes, lui a révélé les beautés, mais aussi l'infinie complexité, de la Terre des origines. Les visios en trois dimensions lui ont ouvert les yeux et ont fait chavirer son cœur. Il le sait maintenant : quels que soient leur robustesse et leur niveau de sophistication, les Interstellaires ne représenteront jamais pour lui que d'insipides bulles d'humanité à la merci permanente des caprices du cosmos ; de glaciales coquilles de titane et de carbone autant dénuées d'âme qu'exemptes de racines.

Esteban ne choisit pas de partir, il ne renie pas les siens : ses gènes l'appellent ailleurs, loin de la vie nomade. Désormais, il rêve en grandeur nature. Le murmure de la brise dans la ramure des arbres ; le doux ondoisement des champs ; l'horizon sous l'averse ; l'océan scintillant au coucher du soleil ; la caresse du crachin sur les sentiers de montagne ; le contact rassérénant de la roche sous les pieds ; le frisson de l'argile tendre s'insinuant entre ses orteils ; le plaisir simple d'une baignade dans l'eau claire d'un lac ou le long de côtes aigues-marine... Et à chacun sa fragrance ! La senteur incisive des pins, au plus chaud de l'été ; le doux parfum d'humus imprégnant les sous-bois de feuillus ; le bouquet sucré de la litière d'automne, aux accents intriqués de châtaigne et de bergamote ; l'haleine âpre de la pierre sèche absorbant les premières perles d'averse...

Quel concept, l'écosystème !

XIX

Retour brutal au présent. Les doigts tendus de Jarod viennent d'effleurer ses dernières phalanges ; ceux de Giuse, ses chevilles. La crainte d'Esteban se vérifie : ses deux frères censés le réceptionner ont raté leur prise d'élan ; une vingtaine de centimètres leur manque à l'un comme à l'autre pour stopper à temps sa descente. Il a déjà crevé le plafond virtuel quand ils atteignent leur poste. Trop tard pour sauver le numéro : le générateur de gravité est programmé pour s'activer au dernier coup de tambour, celui qui vient de retentir.

Dans le silence qui s'ensuit, Esteban retient son souffle. Un chatouillis au creux de l'estomac lui confirme que l'apesanteur se résorbe. Déjà, il ressent les effets de l'accélération gravitationnelle.

Pourvu que le régisseur se tienne prêt ! se dit-il tandis que la structure incomplète s'effondre dans son sillage.

Des cris d'effroi s'élèvent. Le préposé rétablit l'apesanteur plus vite que l'enfant ne l'appréhendait. Il n'en reste pas moins qu'Esteban a déjà chuté de quatre mètres quand la gravité le lâche. Si cesse l'accélération, l'élan demeure acquis. Le garçon estime sa vitesse à près de trente kilomètres par heure... Or, son corps « tombe » parallèle au sol. S'il s'y écrase dans cette position, il risque de sérieuses blessures. Une commotion cérébrale, peut-être !

Heureusement, son entraîneur l'a préparé à ce cas de figure. Estimant à l'instinct le moment idéal pour agir, Esteban se plie en deux d'un coup sec. Ramener brusquement ses jambes, plus lourdes, vers son torse, plus léger, impulse à l'ensemble du corps une rotation tout juste assez rapide pour aborder la scène les deux pieds en avant. Il n'a plus qu'à se réceptionner comme pour une chute classique : en pliant les genoux avant de partir en roulade sur le dos pour dissiper l'énergie.

Une rencontre l'en empêche. Il vient d'achever sa première culbute quand son frère Giuse, précipité comme lui en direction du sol, s'abat de tout son poids sur ses cuisses, brisant net son élan. La force manque à Esteban pour retenir sa tête projetée en arrière. Son occiput heurte la scène avec une violence inouïe qui le livre aux ténèbres.

*

Une forme floue ondule dans la lumière aveuglante. Esteban, les paupières lourdes, revient doucement à lui. Un film épais voile ses yeux, il l'évacue d'un battement de cils et le doute se dissipe.

— Maman... murmure-t-il d'un souffle.

— Je suis là, mon chéri. Tout va bien, ne t'inquiète pas. Tu as juste perdu conscience, mais ton cerveau n'a pas souffert.

— Pardonnez-moi, Madame, intervient une voix qu'Esteban ne connaît pas.

Une silhouette en blouse blanche se substitue à celle d'Éphoïs, sa mère. Sa trogne peu amène inspirerait presque la méfiance.

— Suis mon doigt, mon garçon.

Docile, l'enfant obtempère tandis que l'inconnue scrute ses réactions.

— Je m'appelle Linda, je suis médecin au service des urgences pédiatriques.

— Ça fait longtemps que je suis là ?

— Onze heures. Mais rassure-toi, ta maman a raison : tu pourras vite retrouver la piste. Ton fémur est brisé, c'est ta fracture la plus grave et elle sera guérie d'ici peu. Dans cinq jours, tu pourras remarcher. À condition, bien sûr, d'y aller mollo.

Bien qu'ignorant la signification de ce dernier mot, Esteban demande :

— Onze heures seulement ? Vous en êtes certaine ?

Une main se glisse dans la sienne. Au contact calleux, il reconnaît Éphoïs.

— Crois-moi, c'est déjà beaucoup. Le choc t'a commotionné, mais pas assez pour te plonger dans le coma. J'ai donc dû te sédaté pour réduire ta fracture. Je ne tenais pas à te voir revenir à toi en hurlant au beau milieu de l'opération. Et comme ta maman m'avait avertie que tu es un dur à cuire, j'ai un peu forcé sur la dose, ce qui explique ton réveil tardif.

Un sourire dont le sens échappe à la doctoresse étire les lèvres charnues du garçon. Esteban se croyait mort ; soudain, il revit. Son précieux plan tient toujours : il sera en mesure d'agir et d'embarquer à bord d'une navette quand la Terre se présentera !

La médecin de garde s'excuse, d'autres devoirs l'appellent. À peine vient-elle de quitter la chambre exigüe qu'Éphoïs se penche sur son fils.

— Je préfère te prévenir, dit-elle. Romjee t'en veut encore. J'ai imploré sa clémence la moitié de la nuit. Mais tu connais son caractère.

Qu'elle ait plaidé sa cause, Esteban n'en croit pas un traître mot. S'il existe bien une personne au monde souhaitant qu'il soit privé de liberté durant les jours à venir, c'est bien elle. Éphoïs, sa propre mère ! Non qu'elle lui veuille du mal. Esteban est son fils et elle l'aime au même titre que l'ensemble de ses frères et sœurs. Peut-être même un peu plus. Toutefois, bien qu'elle ne s'en soit pas confiée à lui, le garçon en est persuadé : elle a depuis longtemps intégré l'idée qu'il n'a pas l'intention de finir ses jours à bord de l'Interstellaire et que la passion qui le lie à l'univers végétal l'appelle irrésistiblement sur Terre.

L'instinct maternel, présume-t-il.

— Je comprends qu'il m'en veuille, soupire-t-il, l'air contrit. L'accident est ma faute. Je ne mérite aucune indulgence.

Une infirmière s'invite dans la chambre pour relever ses constantes. Les données une fois recueillies, elle convie Éphoïs à sortir quelques minutes, le temps pour elle de retirer à l'enfant la sonde urinaire que son retour à la conscience rend à présent superflue, voire délétère.

— Je suis sa mère, objecte la jongleuse.

Esteban redoute qu'elle reste. Il est temps qu'elle l'admette : il n'est plus un bébé, elle n'a plus aucun droit sur son corps, désormais.

— Maman, s'il te plaît...

La manière dont il laisse traîner la dernière syllabe achève de la désarmer.

— À tout de suite, mon chéri, lui dit-elle en sortant.

À peine la porte refermée sur elle, l'infirmière se met à l'œuvre.

— Ta maman tient très fort à toi, indique-t-elle gentiment en retirant le cathéter. Elle t'a veillé toute la nuit.

— Je sais. J'ai beaucoup de chance.

Chaque mot, il le pense. S'il brûle de partir, ce n'est pas faute d'amour. Ni dans un sens ni dans l'autre. Fuir, il en a conscience, lui brisera le cœur à lui aussi. Il n'a pas le choix, voilà tout. Grandir, c'est quitter le nid. Il a prévu, le jour J, de s'éclipser en douce quand tout le monde dormira. Mais ce n'est pas seulement de peur qu'on le retienne de force. Il redoute par-dessus tout la réaction de Soria, au moment où sa petite sœur réalisera qu'il s'en va pour toujours. L'abandonner l'accable, il aimerait l'emporter sur son dos. Mais elle n'est pas comme lui. Le cirque et l'itinérance sont inscrits dans son ADN.

— Voilà, j'ai terminé ! se félicite l'infirmière en retirant ses gants qu'elle fourre avec la sonde usagée dans une poche à incinérer.

Un discret drone-conteneur occupe l'angle opposé de la chambre. Elle s'en approche pour s'y délester du sac de détritiques quand son regard se perd à travers un hublot, l'un des rares à percer la coque de l'Interstellaire. La mine soudain inexpressive, elle confie sa pensée :

— Comme j'aimerais rien qu'une fois y poser le pied, pour voir...

Esteban ignore autour de quelle planète la nef mouille depuis la veille. Le quartier où il vit se situant à plus de cent mètres sous la surface du navire, il ne lui a été donné que deux fois dans sa vie d'observer de ses propres yeux le flanc d'un port orbital et le spectacle ocre-brun de sa planète de rattachement – une concession minière dans les deux cas. S'il a compris, hier soir, que le vaisseau avait fait escale, c'est uniquement grâce au public et à l'exotisme flagrant de sa mode vestimentaire. Partout où accoste l'Interstellaire, les sédentaires se ruent par centaines

dans l'Espace pour assister aux représentations jouées en apesanteur, faisant flamber le prix des billets.

— Elles ne sont pas toutes hospitalières, vous savez.

Ses maigres connaissances dans ce domaine, il les tient de Viki. Étant donné qu'à moins de cent jours de navigation interstellaire de la Terre, aucune planète colonisée ne possède d'atmosphère, il lui semble évident que celle qu'ils survolent en ce moment n'a rien du tout d'indiqué pour une descente initiatique.

L'infirmière n'a pas le temps de formuler sa réponse : la porte s'écarte en sifflant sur Éphoïs en sueur. À sa démarche rigide, Esteban redoute le pire.

— Père arrive, c'est ça ? demande-t-il en se recroquevillant sous le drap.

— Ne raconte pas de bêtise ! Les répétitions le retiendront toute la matinée, tu le sais bien. Tiens : ton frère m'a transmis tes devoirs. Des exercices de trigonométrie.

— Très drôle ! observe-t-il, dépité.

Elle lui tend une tablette tactile. Esteban n'en revient pas : la fissure en bordure d'écran atteste qu'elle lui appartient. Éphoïs serait-elle sérieuse ?

Comme il tarde à s'emparer de l'objet, sa mère l'agite sous ses yeux, d'un geste empreint d'impatience.

— Allez, fils !

— Sauf votre respect, Madame, intervient l'infirmière en prenant soin de reporter son regard au-dehors pour adoucir la suggestion et ne pas paraître trop directive, il vient tout juste de se réveiller. Mieux vaut qu'il se repose aujourd'hui.

— S'occuper l'esprit, ça n'a rien de fatigant. En tout cas chez nous autres, les gens du cirque.

— La doctoresse m'a laissé des consignes. Peut-être souhaitez-vous en discuter avec elle ?

— Vous faites bien d'en parler. Elle vous demande en salle 9.

La tête de l'infirmière pivote. D'un rien ; à peine un dixième de tour. Sa réaction, toutefois, confirme le sentiment du garçon : sa mère s'ingénie à se débarrasser d'elle. Pourquoi ?

Désireux de la retenir un peu, il improvise :

— Moi, c'est la Terre des origines que j'aimerais explorer.

Un sourire indulgent étire les lèvres de la soignante.

— Alors il te faudra t'armer de patience. Et surtout vivre très vieux.

— Sortez maintenant. Ça suffit ! gronde soudain Éphoïs. Esteban, s'il te plaît...

Le garçon plisse le front. Ses yeux candides brasillent.

XXIII

— Maman ? interroge-t-il, hagard.

— Tes devoirs, Esteban. Vas-y, allume ta tablette.

L'infirmière, intriguée, s'est rapprochée du lit. La question lui vient spontanément :

— Tu aimerais la regarder ?

— Je vous ai dit de foutre le camp ! explose Éphoïs, hors d'elle.

Esteban secoue la tête, incapable de trancher. A-t-il bien entendu ? Puis l'indécision prend le pas. Laquelle des deux doit-il croire ? Sa mère, ou bien cette étrangère qui n'a aucune raison de lui mentir ?

Au prix d'une vive douleur, il se redresse sur un coude. Son autre bras, lentement, se tend vers l'infirmière. Éphoïs s'interpose :

— N'approchez pas de mon fils !

— Madame, soyez raisonnable. Ou j'appelle la sécurité.

— J'ai dit : n'approchez pas !

— Au secours, Veilleur.

La formule réservée aux cas d'urgence s'adresse à l'IA qui régit le vaisseau. La réponse de l'ordinateur tombe aussitôt du plafond, depuis un haut-parleur encastré :

— Requête reçue, Sia Lunden. J'envoie une équipe tout de suite.

— C'est bon, vous avez gagné ! grommelle la mère de l'enfant.

— Merci de nous laisser seuls, rétorque l'infirmière, glaciale. Sans quoi je maintiens ma plainte et les bots vous embarqueront.

Éphoïs capitule. Rien de pire pour une artiste que de se retrouver cataloguée agitatrice, surtout à bord d'un Interstellaire. Mais au moment de quitter la chambre, elle ne peut se résoudre à sortir sans épancher ses remords.

— Je t'aime, fils. Tu le sais, hein, que je t'aime ?

Ses yeux débordant de larmes attestent sa sincérité, mais Esteban ne l'entend pas. Le hublot en ligne de mire, il n'a plus qu'une seule obsession : se rendre compte par lui-même.

L'infirmière tient parole :

— Veilleur, dit-elle, tout est rentré dans l'ordre. Je n'ai plus besoin d'aide.

— Entendu, Sia Lunden. La Sécurité vous aura rejointe d'ici une vingtaine de secondes. Je viens de l'informer de votre rétractation. Conformément à la procédure, les agents vont quand même se présenter à vous. Merci de les accueillir et de répondre à leurs questions.

— Très bien. Je les attends.

Les bots – deux androïdes au visage lisse – entrent presque aussitôt. Tout en écoutant Sia leur relater l'incident, ils scannent la chambre du sol au plafond afin de s'assurer que leur interlocutrice ne s'exprime pas

XXIV

sous la contrainte. L'incertitude levée, l'un d'eux prend la parole. Sa voix aux accents féminins contraste avec ses dehors rustres, aux reflets métalliques.

— Merci pour ces précisions. J'ai transmis mon rapport. Je vous souhaite une bonne journée.

— Pardon de vous avoir dérangés pour rien, s'excuse Sia Lunden, les yeux baissés.

Le bot amorce son départ quand soudain, il se ravise.

— L'enfant n'a pas l'air bien, observe-t-il en désignant du menton le lit situé dans le dos de la jeune femme.

Se retournant d'un bond, l'infirmière grimace. Esteban se contorsionne tel un robot détraqué. Comprenant qu'il cherche à se lever, elle se précipite juste à temps pour retenir sa chute. Le garçon, dans ses bras, atterrit en douceur au sol, assis les jambes tendues.

Elle s'accroupit à côté de lui.

— Merci, lance-t-elle aux bots. Vous pouvez nous laisser, je m'occupe de lui.

— À vos ordres, infirmière.

— Pas de bobo ? s'enquiert-elle auprès de son jeune patient.

Avec une raideur d'automate, Esteban secoue la tête.

— Je vais t'aider à te relever.

Sia maîtrise la technique. Les bras insérés sous ses aisselles, elle l'arrache au sol sans peine, puis se cale dos au lit avant de l'y faire glisser en douceur pour l'asseoir au bord du matelas. Elle s'abaisse pour soulever ses jambes et lui permettre de s'allonger quand une main du garçon s'insinue dans son cou et lui hausse le menton. Esteban, constate-t-elle en levant les yeux, l'observe avec une intensité troublante. À la soudaine lividité de ses joues, de ses tempes et de son front, l'infirmière comprend que la tension artérielle du garçon a brusquement chuté. Sa mâchoire et ses lèvres s'animent avec une lenteur grotesque, incapables d'articuler un son que sa gorge, de toute manière, ne parvient pas à produire.

— Allonge-toi, s'affole-t-elle. Veilleur, un docteur, vite !

— Non ! hurle l'enfant, terrifié.

Dans le couloir, une femme en blouse blanche accourt. Linda, la doctoresse. Sous l'impulsion du Veilleur, la porte s'efface à son approche mais au moment de franchir le seuil, la praticienne se fige. Elle peine à en croire ses yeux : là-bas, debout en équilibre sur sa jambe valide, Esteban se tient perché sur un tabouret magnétique installé à dessein sous le hublot de la chambre. Soutenu par l'infirmière, il colle son nez au carreau, subjugué par le spectacle qui, au-dehors, s'offre à lui.

— C'est bien elle, je la reconnais ! soupire-t-il d'un ton empli de regrets avant d'effacer d'une main la buée générée par son souffle brûlant.

— La Terre, oui. Elle est splendide, n'est-ce pas ?

— Elle m'avait assuré... juré qu'on ne l'atteindrait que dans neuf jours. Neuf jours, et pas avant !

— Ta maman ?

Les yeux vibrant d'émotion, Esteban hoche la tête tandis qu'à l'extérieur, la station orbitale poursuit sa dérive tragique. Il sait à quoi s'en tenir : la nef a largué les amarres, elle s'apprête à prendre l'Espace. Trop tard pour débarquer !

— Elle prétend m'aimer plus fort que tout, mais ce n'est qu'une sale égoïste. Je la hais, je les hais tous ! Personne ne m'a rien dit... Pas même Soria, ma sœur !

Les joues de Sia se creusent à ces mots qu'elle juge terribles. Desserrer la mâchoire lui coûte.

— Tout le monde a dû se figurer que tu chercherais par tous les moyens à te rendre sur Terre, au risque de ne pas revenir à temps pour le départ de l'Interstellaire.

— Je n'ai jamais eu l'intention de revenir.

— Quoi ? Tu projetais de fuguer ?

— J'aime les plantes. Elles me parlent et je les comprends.

Sia inspire un grand coup. Esteban délire-t-il ? Pourrait-il souffrir d'une forme de schizophrénie, voire de paranoïa ?

— Ce ne sont quand même pas elles qui t'engagent à partir ?

— Vous aussi, vous me prenez pour un fou, n'est-ce pas ?

— Je... Non, pas du tout. J'essaie juste de comprendre.

— Les végétaux ne fonctionnent pas comme nous. Je sais comment les planter, de quoi ils ont besoin pour grandir. Quand ils ont soif, je le ressens.

— Tu fréquentes souvent le potager ?

— J'y passe tout mon temps libre. Au potager ou au parc. Mais ici, rien de dure.

— Les jardins, si. Certains sont plus vieux que moi.

— Il paraît que sur Terre, il existe des arbres millénaires.

— Millénaires ?! s'exclame Sia avec emphase, pour souligner son scepticisme.

— Certains le seraient même plusieurs fois. Je me suis juré d'en voir au moins un dans ma vie. Je veux dire : de mes propres yeux. Et aussi de planter des forêts entières. Si je nourris un rêve, c'est celui-ci : faire jaillir de terre des graines que j'aurai moi-même sélectionnées pour

l'ancienneté de leur souche, et les regarder pousser jusqu'au jour de ma mort.

Esteban grimace. Sa jambe l'élançe. La fracture...

— Il y a d'autres manières de laisser une trace durable.

— Il ne s'agit pas de ça. Il s'agit de...

Esteban cherche ses mots. Une voix les lui souffle depuis le seuil de la chambre :

— ... de renouer avec tes racines.

— De renouer avec mes racines, voilà ! acquiesce le garçon sans s'inquiéter de qui parle.

Sia, elle, se retourne. Soutenant son regard, Linda s'avance d'un pas pour laisser la porte automatique se refermer dans son dos.

— D'autres planètes sont peuplées d'arbres, tu sais... dit-elle en reportant les yeux sur le duvet hérissé tapissant la nuque du garçon.

— Pas d'individus aussi âgés.

La fermeté de la réponse déstabilise la doctoresse. Si elle aussi se passionne pour l'univers végétal, elle préfère à l'étude des arbres celle des plantes épiphytes qui aiment à se nicher dans leur ramure – les orchidées, surtout.

— Les forêts s'y reproduisent depuis des millénaires sans intervention humaine. Elles abritent forcément des spécimens qui t'intéressent.

Esteban secoue la tête avec une lenteur désabusée.

— Elles s'y renouvellent beaucoup plus vite que sur Terre. D'après les dernières estimations, il leur faudra encore trente mille ans pour atteindre leur maturité.

Linda avise l'infirmière, mais son regard la laisse désemparée. Dans l'épaisseur du verre synthétique, le reflet trouble du garçon scintille au gré des larmes qui dévalent ses joues.

Une minute entière s'écoule avant que la doctoresse ne trouve enfin le courage de poser la question qui, pourtant, la démange depuis le départ :

— Tu le sais, n'est-ce pas ? Que tu ne la reverras jamais.

— Ma mère ? Si seulement c'était vrai !

— Arrête ! Tu m'as comprise.

Esteban sautille sur un pied pour se tourner vers elle. De son visage émane une tristesse infinie. À chaque minute qui s'écoule, la certitude enfle en lui qu'Éphoïs ne s'est pas contentée de lui mentir à propos de la date du rendez-vous avec la Terre. Son accident sur scène aussi, c'est elle qui l'a orchestré !

— Allez-vous-en, s'il vous plaît.

— Laisse-moi t'aider, Esteban. Le chagrin ne dure qu'un temps.

XXVII

— Gardez vos médicaments. Le seul qui vaille la peine coule déjà dans mes veines.

Comme il se détourne d'elle pour embrasser d'un dernier regard la Terre qui lui échappe, Linda, blessée dans son amour-propre, ferme les yeux pour retenir ses larmes :

— Laisse-moi deviner : l'espoir ?

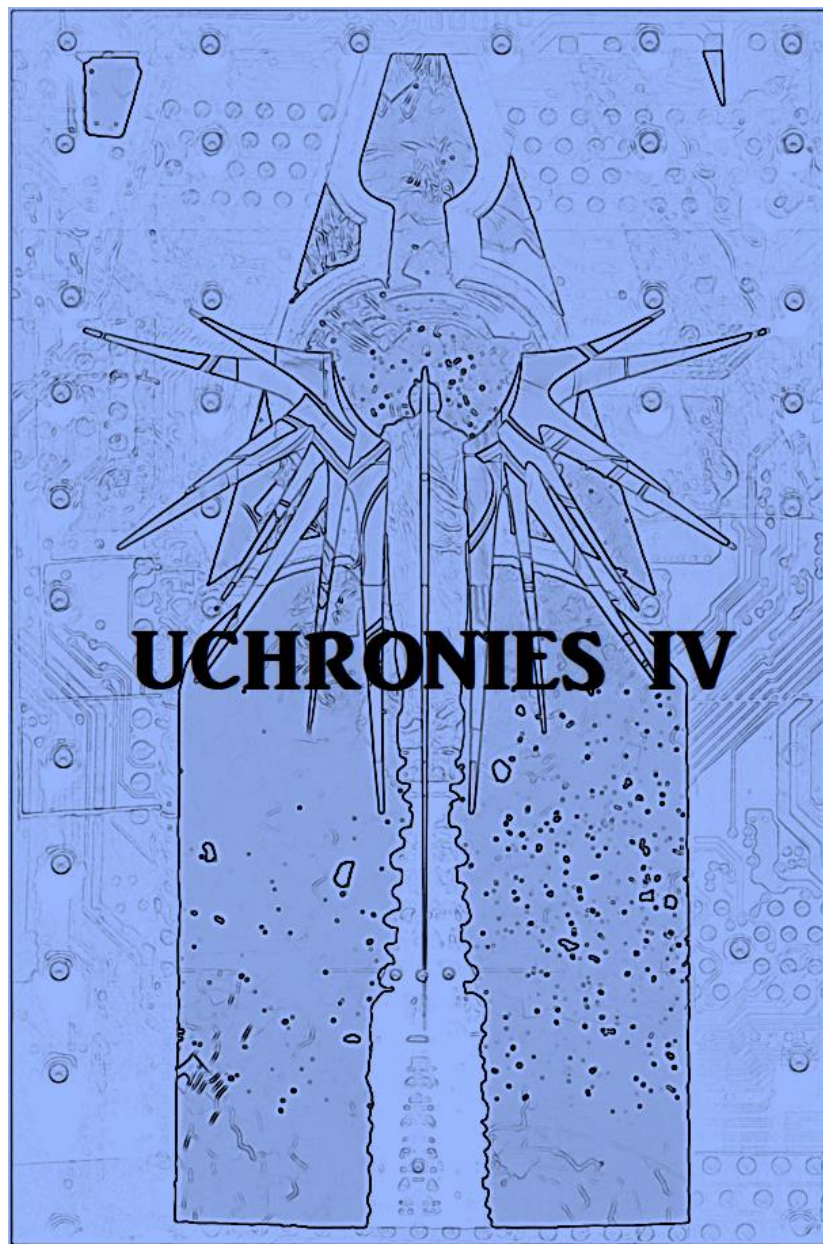
La tête de l'enfant hoche.

— J'ignore comment je m'y prendrai. Mais j'en fais le serment : un jour, je reviendrai !

© Olivier Deparis 2022



Après deux nouvelles parues chez Rivière Blanche dans des anthologies en hommage à P-J Hérault, Olivier publie son premier roman en 2011, un space opera intitulé Mainmise sur Jakobar. En décembre 2016 paraît son second livre, Diomède Alpha, aux éditions Armada. Durant les deux ans qui suivent, il dirige une anthologie au sommaire de laquelle figurent certains parmi les plus grands noms de l'Imaginaire français. L'ouvrage, intitulé Dimension Paris, rejoint le catalogue de Rivière Blanche en avril 2018.



Le Projet [uchronie IV]

SI VOUS AVEZ déjà lu le numéro 75 de la série courante de *Galaxies*, vous avez eu l'occasion de rencontrer le concept d'uchronie, si du moins vous ne le connaissiez pas encore, et aussi 14 autrices et auteurs et 14 textes vous plaçant en divers points d'un multivers composé d'univers parallèles dans chacun desquels l'Histoire ne se déroule pas exactement de la même manière que dans la nôtre.

Si de plus vous avez eu la chance ou l'opportunité de lire également les *Galaxies* numéro 75 bis et ter, vous aurez découvert 30 autres autrices et auteurs de 30 autres uchronies et celles-ci ont à leur tour élargi les frontières de l'Histoire et de l'imagination.

Alors pourquoi un projet Uchronies IV ? Parce que nous n'arrivons pas à nous satisfaire des uchronies déjà lues ? Point du tout ! C'est justement notre satisfaction qui nous donne envie d'en découvrir d'autres. Dans les 154 textes qui nous sont parvenus, ils étaient bien plus que les 14 premiers et même que les 44 qui au total ont été publiés à travers les trois volumes cités à mériter de l'être. Alors, nous avons décidé de vous offrir encore, au fil des suppléments numériques, de nouveaux textes, de nouveaux auteurs, de nouvelles périodes.

Vous avez découvert les trois premiers de ces textes dans le supplément numérique du n° 78. Voici les trois suivants. Ils ne sont pas classés par notes, mais ce sont ceux dont les auteurs ont accepté le plus vite le principe du projet... Et cette fois, ces trois nouvelles ont un fort point commun : la guerre de 14-18, qu'elles abordent chacune à leur manière !

Pierre Gévert

L'étudiant de Bosnie

Anne-Marie Richou

Gavrilo Princip est né le 25 juillet 1894 dans une petite ville de Bosnie, sous administration austro-hongroise. Il adhère à l'organisation révolutionnaire Jeune Bosnie, formée de jeunes nationalistes. Le 28 juin 1914, il assassine l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, et son épouse. Cet attentat sera le déclencheur de la Première Guerre mondiale. Mais dans ce texte, Gavrilo Princip ne se radicalise pas. Il va, au contraire, se construire une autre destinée : aller en Amérique. Le 28 juin 1914, au lieu d'assassiner un chef d'État, il va, au contraire, en sauver un.

3 mars 1912

JE SUIS ARRIVÉ À PARIS HIER. J'y suis enfin arrivé. Après tous ces kilomètres parcourus, j'ai du mal à réaliser que j'ai réussi la première étape de mon entreprise. Peut-être pas la plus longue ni la plus difficile, mais c'est bien la première. Le voyage n'est pas terminé, mais je peux souffler un moment. Je peux réfléchir à la distance que je dois encore parcourir, aux kilomètres qui me séparent de ma destination finale. Afin que je puisse enfin me dire que je suis arrivé, que j'ai réussi à réaliser mon rêve.

Je ne sais pas pourquoi je commence ce journal. Pourquoi je le commence maintenant. Peut-être parce qu'une nouvelle vie m'attend, une nouvelle vie pleine d'aventures et de surprises, une vie où je rencontrerai peut-être l'amour, où je rencontrerai le succès. Oui, je le souhaite ardemment.

Je me rappelle le jour où j'ai commencé à organiser mon périple. Cela me semble une éternité et pourtant c'était il y a à peine deux mois. Je travaillais comme portier dans un hôtel des quartiers huppés. Ce poste me plaisait bien, car il n'était pas trop fatigant et il me permettait de rencontrer beaucoup de monde, surtout des personnes riches et influentes. Je gagnais de nombreux pourboires, mais ce que j'aimais par-dessus tout, c'était écouter les potins de tous ces richards. Je ne comprenais pas tout ce qu'ils se disaient, mais j'avais l'impression d'être l'un d'entre eux. Avec mon uniforme, je me sentais aussi bien habillé qu'eux et je n'avais plus honte de ma condition misérable. Ils arrivaient devant moi avec leurs belles voitures et leurs bagages rutilants. Je leur

ouvrais la porte et eux, reconnaissants, ils me remerciaient. Je me sentais important. Je ne cherchais pas plus loin.

J'étais arrivé dans la capitale de mon pays depuis plusieurs mois. Le jour de mes dix-sept ans exactement. J'avais quitté ma ville natale sans un regard en arrière, sans la moindre hésitation, pour fuir la misère et la maladie qui y régnaient. Je ne l'ai jamais regretté. Même si j'ai dû faire des métiers peu reluisants, comme cireur de chaussures ou vendeur sur les marchés, même si je ne mangeais pas tous les jours à ma faim. Et puis, j'ai trouvé ce travail de portier dans un grand hôtel. Cela a changé ma vie. C'est là où j'ai eu l'idée d'émigrer pour un autre pays. C'est là où j'ai décidé de m'offrir un nouvel avenir. Ça s'est fait très simplement, après une scène dont j'ai été témoin et qui m'a ouvert les yeux. Une scène sans aucun intérêt pour les autres, mais qui a tout changé pour moi.

Un jour où j'étais à mon poste, un couple de richards est sorti de l'hôtel et s'est placé juste devant moi en attendant qu'on leur amène leur voiture. Pour patienter, le mari s'est mis à lire un article de son journal à sa femme. Il s'agissait de la construction d'un grand paquebot, déclaré insubmersible et qui devait appareiller pour la première fois, en avril de cette année, à destination de New York. Cela m'a tout de suite intéressé. Depuis que je travaillais à l'hôtel, mes collègues m'avaient souvent parlé de l'Amérique. Le pays où l'argent coule à flots. De New York avec sa Statue de la Liberté. De Washington. Il y avait même quelques clients américains qui avaient séjourné à l'hôtel. Ils semblaient encore plus riches que les autres. Les femmes avec tous leurs bijoux et les hommes avec leurs gros cigares. Ça me donnait envie d'aller dans ce pays miraculeux. De plus en plus chaque jour. Mais bon, ce n'était qu'un rêve au début.

Dès que le voiturier est arrivé avec le Coupé Gräf & Stift du couple, le mari a replié son journal et l'a glissé sous son bras. J'ai pu voir de quel journal il s'agissait. C'était un quotidien que les clients de l'hôtel avaient l'habitude de lire. J'ai attendu la fin de la journée en espérant que la corbeille à papier du grand hall contiendrait un exemplaire de ce journal. C'était très souvent le cas. Les richards le jetaient souvent à cet endroit après l'avoir lu. Et donc, à la fin de mon service, je me suis rendu discrètement dans le hall, en espérant passer inaperçu. Heureusement pour moi, il ne s'y trouvait qu'un seul client qui était en train de lire en me tournant le dos. J'ai inspecté la corbeille et, oh miracle, il y avait un exemplaire du journal que je recherchais. Je suis revenu dans ma chambre et j'ai lu l'article en question. Le bateau en cours de construction s'appelait le Titanic et il était écrit qu'il ne pouvait pas couler, grâce à ses seize compartiments étanches. J'ai été impressionné :

un bateau qui ne pouvait pas couler. Cela semblait incroyable. Je n'étais jamais monté sur la moindre embarcation, et certainement pas sur un grand paquebot. Encore moins sur un bateau qui ne pouvait pas couler.

Et tout d'un coup, j'ai pris ma décision. J'irais sur ce bateau. Je rejoindrais New York et je ferai fortune. Et je ferais venir ma famille. J'ai lu tout l'article jusqu'à la dernière ligne. J'ai appris que le Titanic partirait de Southampton, en Angleterre, qu'il récupérerait des passagers à Cherbourg, en France, puis d'autres à Queenstown en Irlande et qu'il se dirigerait enfin vers New York. Tous ces noms m'étaient inconnus mais je ne me suis pas laissé abattre. Je suis allé dans une bibliothèque de la ville pour y faire des recherches. J'ai réussi à placer toutes ces villes sur une carte. J'ai rapidement compris que Cherbourg était la ville la plus accessible. Mais comment m'y rendre ? J'avais calculé que plus de deux mille kilomètres m'en séparaient. Comment y parvenir ? Je savais parfaitement que je n'aurais pas suffisamment d'argent pour prendre le train, mais j'ai décidé d'utiliser tout de même ce moyen de transport. Si je ne pouvais pas acheter mon billet, eh bien, je serais tout simplement un passager clandestin. Qu'importe ! J'ai réfléchi au moyen de passer inaperçu et décidé de fabriquer une sorte de grande malle en carton dans laquelle je m'introduirais. Je n'étais pas sûr que cela marcherait mais je n'avais pas d'autre solution. Je savais que j'avais plus de trois mois pour accomplir ce que je m'étais fixé et atteindre Cherbourg. C'était largement suffisant. Du moins, je l'espérais.

Je décidai que ma première destination serait Paris. Là, je me disais que je pourrais réfléchir au moyen de trouver de l'argent pour acheter mon passage. Un billet de troisième classe, bien sûr. Je savais combien il coûterait. C'était marqué sur le journal : de trois à huit livres. Je ne savais pas ce que cela représentait, mais j'étais sûr de pouvoir trouver cet argent. J'ai toujours été doué en cleptomane. Il me suffirait de trouver un bonhomme bien sapé pour lui voler son portefeuille. Je savais que ce n'était pas très correct mais je ne voyais pas d'autre solution. Pour étouffer un peu mes scrupules, je me disais que je me rachèterais quand je serais en Amérique.

J'ai tout calculé pour mon voyage en train, jusqu'au moindre détail. Comment j'arriverais à me cacher, à me nourrir, à faire mes besoins. Et puis un jour, je suis parti. Mon trajet m'a pris trois semaines. Cela semble incroyable mais ma ruse avec la fausse valise a marché. Je n'y croyais pas moi-même. Personne ne s'est douté que quelqu'un était caché là-dedans.

Et donc me voilà arrivé à Paris. Je suis très excité. Je ne sais pas encore combien de temps je vais y rester, ni comment je vais me débrouiller pour trouver l'argent dont j'ai besoin pour acheter mon billet mais je ne me fais pas de souci. Je vais y arriver. J'ai un peu de

temps devant moi. Cela devrait me suffire à entreprendre tout ce que j'ai décidé.

10 avril 1912

Ça y est : j'ai embarqué sur le Titanic. Mon rêve est devenu réalité. J'ai du mal à réaliser. Nous n'avons quitté Cherbourg que depuis quelques heures et déjà je me sens devenir un autre homme. Un homme qui a choisi de s'offrir une nouvelle vie et qui n'a pas peur de prendre des risques pour y arriver.

Quand je suis arrivé à Paris, j'ai eu la chance de rencontrer plusieurs de mes compatriotes. Ils m'ont hébergé et m'ont trouvé du travail. Un poste de portier dans un grand Hôtel. Ça m'a rappelé mon ancien métier. Même sans parler la langue, j'arrivais à me débrouiller. Et puis mes nouveaux amis étaient là pour m'aider. J'ai aussi décidé de changer de prénom. Je me suis fait appeler Gabriel. Je me suis dit que ce serait plus facile pour moi en France et aussi quand je serais arrivé aux États-Unis. Après tout, Gabriel est un prénom français autant qu'américain.

Et je me suis mis à la recherche de l'homme que j'allais détrousser. J'en ai profité pour visiter Paris. J'ai détesté la tour Eiffel, que j'ai trouvée monstrueuse, mais j'ai beaucoup aimé les boulevards haussmanniens et les berges de la Seine. Mais je n'en oubliais pas mon projet : j'étais tout le temps à l'affût. Et, un jour, la chance m'a souri. Cela s'est passé de la façon la plus simple possible. Un homme a ouvert son portefeuille devant moi pour payer le taxi qui l'avait amené à l'hôtel. Il était plein aux as. J'ai décidé que ce serait lui mon pigeon. Quand l'homme s'est dirigé vers l'entrée, j'ai fait comme si je ne l'avais pas vu et je l'ai heurté violemment. Avant qu'il ne me reproche ma maladresse, je me suis excusé humblement, en baragouinant des mots dans ma langue et en me courbant devant lui, du plus bas que je le pouvais. L'homme m'a éconduit avec mépris et est rentré dans l'hôtel, sans se rendre compte que je lui avais volé son portefeuille. J'ai quitté immédiatement mon poste pour rejoindre ma chambre, où toutes mes affaires m'attendaient. Je suis parti pour Cherbourg par le premier train en partance. Dès mon arrivée, je me suis rendu immédiatement au bureau de la compagnie pour acheter mon billet : un billet de troisième classe, bien que j'avais calculé qu'avec tout l'argent qui se trouvait dans le portefeuille, j'aurais pu m'offrir un billet de seconde classe. Et j'ai attendu le départ caché dans une chambre miteuse, de peur que l'on soit à ma recherche.

Et, il y a quelques heures, j'ai embarqué sur le Titanic avec près de trois cents autres passagers. Je n'avais jamais été aussi excité de ma vie. Dans quelques jours, j'atteindrai New York et je pourrai enfin

commencer ma nouvelle vie. Je ne sais pas si je vais réussir à dormir, tellement je suis impatient d'arriver.

21 avril 1912

Cela fait trois jours que je suis arrivé à New York. Je n'en reviens toujours pas d'avoir survécu au naufrage. J'en fais des cauchemars chaque nuit. Tant de personnes noyées sous mes yeux. Des hommes surtout. Et de ma condition. J'avais très peu de chances de ne pas périr avec les autres. Très peu. Et pourtant je suis là aujourd'hui, bien vivant. Je suis un miraculé.

Tout allait très bien à bord jusqu'au moment où nous avons appris que le bateau était en train de couler. Avec les autres passagers de ma cabine, nous nous sommes précipités sur le pont pour voir ce qu'il se passait. Dès notre arrivée, nous avons été saisis par l'horreur et la panique complète qui y régnaient. Les gens couraient dans toutes les directions, se bousculant violemment, tout en hurlant de frayeur. Des employés de la compagnie détachaient les canots de sauvetage de leurs lieux de stockage et, après les avoir remplis principalement de femmes et d'enfants de première classe, les descendaient progressivement à la mer à l'aide de cordage. J'ai fait le tour du bateau et j'ai vite compris qu'il n'y aurait pas de place pour moi sur aucun de ces canots. Ils étaient peu nombreux et étaient pris d'assaut par les passagers de première classe. Alors, imaginez la troisième. J'ai assisté à la descente d'un de ces canots. Je me suis rapidement rendu compte qu'il n'était pas entièrement rempli. Dès qu'il a atteint l'eau, je ne sais pas ce qu'il m'a pris mais j'ai sauté à la mer. Je me suis dit que c'était ma seule chance d'être sauvé. Dès que j'ai touché l'eau, j'ai eu l'impression qu'elle allait m'aspirer et ne plus me relâcher. Mais j'ai quand même pu remonter à la surface. Et là, la chance a été avec moi. J'ai aperçu le canot que je venais de voir descendre, juste à quelques mètres de moi. L'espoir m'a donné des ailes. Je me suis mis à nager de toutes mes forces et ai réussi à l'atteindre, avant qu'il ne prenne trop de distance. Les passagers ont bien été obligés de me hisser à leur bord, bien qu'en regardant le visage de certains d'entre eux, je pense qu'ils n'auraient pas été bien affectés s'ils avaient dû m'abandonner à mon sort. Les plus charitables m'ont fourni un bonnet et une couverture et c'est en tremblant de froid que j'assistai à la disparition complète de ce géant des mers qu'on disait impérissable. C'est un spectacle que je ne suis pas près d'oublier. Une scène d'horreur que les cris des personnes en train de se noyer ne faisaient que décupler. Et, tout d'un coup, on n'a plus rien entendu. Tous ces cris, ces gémissements se sont tus soudainement. Ce silence de mort nous a paru encore plus insoutenable que les hurlements. J'avais envie de me

boucher les oreilles. Cela devait être mon sentiment de culpabilité que j'entendais résonner. J'ai fermé les yeux et me suis mis à pleurer, sur l'horreur qui venait de se passer. J'ai entendu plusieurs personnes sangloter à côté de moi et le fait de savoir que je n'étais pas le seul à ressentir cette peine a adouci mon chagrin.

Au matin, nous avons vu arriver un bateau que nous avons appris par la suite s'appeler le Carpathia. Il nous fit monter à son bord et, immédiatement, l'équipage a pris soin de nous. Nous avons attendu que tout le monde soit monté sur le bateau pour appareiller. Et nous sommes enfin partis. Je ne voulais plus rester à cet endroit où une multitude de personnes avaient perdu la vie. J'ai passé le reste du voyage dans une certaine prostration qui m'a permis d'échapper à la réalité. Et quand trois jours plus tard, nous sommes enfin arrivés à New York, j'ai pleuré des larmes de soulagement. J'ai à peine regardé la statue de la Liberté et me suis préparé à débarquer le plus tôt possible. Et quand j'ai, pour la première fois, foulé le sol américain, j'ai senti mon cœur se mettre à battre à tout rompre. Après toutes les émotions par lesquelles j'étais passé, tous les tourments, j'avais enfin réussi à atteindre le but que je m'étais fixé. J'avais réussi à exaucer mon rêve. J'étais en Amérique.

Depuis que je suis arrivé, je recherche dans quel domaine je vais me diriger pour gagner ma vie. Heureusement pour moi, j'ai conservé sur moi l'argent que j'avais volé à Paris. J'ai pu le changer en dollars et je le dépense petit à petit à préparer mon avenir. Je ne dois pas me précipiter mais je ne dois pas non plus lambiner. Mais je ne me fais pas de souci. La chance va me sourire à nouveau : je vais trouver ma voie.

5 février 1913

Cela fait longtemps que je n'ai pas écrit dans ce journal. Je dois avouer que je l'avais un peu oublié. Et puis, tout d'un coup, en faisant un peu de ménage dans mes affaires, je l'ai retrouvé. Cela faisait plusieurs mois que je ne l'avais pas ouvert. Depuis que j'avais quitté New York. Il faut dire que depuis que je suis à Washington, je suis très occupé. Je consacre tout mon temps libre à mon commerce, à faire qu'il se développe selon mes espérances. Je suis assez satisfait de mes résultats mais j'ai peur que, si je le quitte des yeux un moment, quelque chose arrive qui réduise tous mes efforts à néant. C'est pour cela que je ne prends pas encore le temps de me faire des amis et de découvrir la capitale. Mais je sais que ce moment arrivera prochainement. Quand ma position sera assurée et que je n'aurai plus de souci à me faire.

28 juin 1914

Une chose incroyable est arrivée ce matin. Je n'arrive toujours pas à réaliser. Mais oui, cela s'est bien passé.

J'avais appris que le président et son épouse allaient inaugurer une institution de bienfaisance dans un quartier pauvre de la communauté noire. Et comme de nombreuses personnes, j'ai décidé de suivre le cortège présidentiel et d'assister au discours d'inauguration. J'avais entendu que la femme du président faisait beaucoup pour améliorer la vie dans les bidonvilles et donner l'accès à l'école aux enfants pauvres. Cette démarche généreuse me plaisait beaucoup et me donnait l'envie de voir de plus près la personne qui en était à l'origine.

Alors que la voiture du couple présidentiel arrivait devant moi, j'ai vu un homme se précipiter vers eux, avec une arme à feu à la main. Mon sang n'a fait qu'un tour et je me suis jeté sur lui, dans l'intention de le désarmer. Très rapidement, les policiers qui suivaient le cortège sont venus vers moi et j'ai pu ainsi leur livrer le terroriste. Le président, qui avait été témoin de la scène, est sorti de sa voiture et m'a serré la main pour me remercier. Il n'arrêtait pas de me dire que j'étais un héros et qu'il était reconnaissant pour ce que j'avais fait. Très vite, les personnes à sa garde ont voulu annuler la manifestation mais il n'a pas voulu entendre parler. Il est remonté dans sa voiture et m'a demandé de l'accompagner. C'est ainsi que j'ai assisté à son discours au cours duquel il a fait mes éloges, en déclarant que j'avais été très courageux. À ma grande confusion, tous les yeux se sont dirigés vers moi. Et quand il a dû repartir, il m'a demandé de le rejoindre le lendemain, pour qu'il puisse trouver un moyen pour me remercier.

Et me voilà à nouveau seul dans mon appartement, à rejouer en boucle les événements de la journée. Moi, un immigré sans le sou, ai sauvé le président des États-Unis. Le président Woodrow Wilson en personne. Je n'arrive toujours pas à le croire. Cela semble si surprenant. Je ne sais pas si je vais réussir à dormir. Je vais certainement passer la nuit à me demander comment va se dérouler mon entretien avec le président. Que va-t-il me dire ? Que va-t-il me proposer ? Je vais attendre ce moment avec impatience.

7 janvier 1915

Depuis que le président m'a pris à son service, je n'ai plus une minute à moi. Je dois exhauiser le moindre de ses désirs et en un temps record. Cela va de trouver des renseignements sur une personne à amener des documents à un de ses ministres. J'assure aussi le poste de conseiller privé, bien que dans ce domaine, il ait une équipe entière prévue à cet effet. Mais il aime bien avoir l'avis d'une personne de la rue. Il dit souvent

que mes conseils sont très avisés. Bref, je suis un peu son homme à tout faire particulier, ce qui ne me déplaît pas.

Depuis que je suis au service de Woodrow Wilson, ma vie a complètement changé. Tout d'abord, je vis très confortablement et j'ai pu abandonner mon ancien commerce qui, bien que je ne voulais pas me l'avouer, n'était pas très rentable. Grâce à l'argent que je gagne, j'ai emménagé dans une belle maison, située dans un quartier agréable de la ville. Et, il y a quelques semaines, j'ai pu faire venir mon frère aux États-Unis. Le fait d'avoir un membre de ma famille près de moi me remplit d'allégresse. Pour qu'il puisse immigrer sans problème, je lui ai fait prendre un nouveau prénom : John. John et Gabriel. Je trouve que cela sonne bien. Je lui ai trouvé un travail dans les cuisines présidentielles et je passe souvent du temps avec lui après mes fonctions pour lui apprendre la langue et faire de lui un vrai Américain.

28 novembre 1916

J'ai appris hier que l'Autriche avait un nouvel empereur. Je l'ai lu dans un journal. Cette nouvelle aurait été très importante pour moi dans mon ancienne vie. Elle aurait été bouleversée. Mais depuis que je suis devenu américain, cela ne me concerne plus. J'ai tiré un trait sur tout cela depuis que j'ai foulé le sol américain. Les États-Unis sont mon nouveau pays et tout ce qui ne le touche pas ne me regarde pas.

29 juillet 1918

Je viens d'apprendre que l'ancien tzar Nicolas II de Russie a été assassiné avec toute sa famille. J'ai appris cette nouvelle avec horreur ce matin. Comment est-il possible que cela ait pu arriver ? Il avait abdiqué. Cela n'était pas suffisant ? Je dois avouer que cette nouvelle m'a bien affligé. Je suis souvent attristé par la nature humaine. Pourquoi tous ces crimes, tous ces attentats ? Ne peut-on pas essayer de vivre tous ensemble sans répandre le sang ?

11 novembre 1918

Aujourd'hui, un fait historique est arrivé : un président des États-Unis a reçu pour la première fois de l'histoire de son pays un empereur d'Autriche. Avant lui, jamais un chef d'état américain ne l'avait osé. Il faut croire que la politique de Woodrow Wilson est propice à la paix. Il est prêt à tendre la main à ses anciens ennemis pour éviter de faire couler le sang. J'ai beaucoup de respect pour lui et pour ce qu'il entreprend.

En fin de matinée, l'empereur est arrivé avec son épouse à la Maison-Blanche. Le président Wilson les attendait sur le perron en compagnie de la Première Dame. Je me trouvais à quelques mètres derrière lui, en

XXXVIII

compagnie de ses autres assistants. Quand l'empereur s'est approché, les deux hommes se sont serré la main. Un moment historique qui restera gravé dans la mémoire du peuple américain. Et qui restera aussi gravé à jamais dans ma mémoire. Qui aurait pu croire, il y a moins de dix ans, que moi, Gavrilo Princip, issu d'une famille pauvre de Bosnie, né dans un pays sous la domination de l'Autriche-Hongrie, aurait pu rencontrer l'empereur François-Ferdinand d'Autriche et son épouse Sophie ? Un homme extrêmement puissant dans mon pays. Un homme extrêmement puissant dans le monde entier. Oui, je les ai bien rencontrés. Le président m'a présenté à eux. Ils m'ont serré la main et m'ont dit une parole aimable. Oui, qui aurait pu croire qu'une telle chose puisse arriver ? Qui aurait pu ? Moi, je ne l'aurais pas pu.

© Anne-Marie Richou 2022

Anne-Marie Richou s'est lancée dans l'écriture un peu par hasard et cette activité la passionne. Elle écrit un peu de tout, des nouvelles, des histoires pour enfants, des saynètes, des poèmes. Elle aime aussi mélanger les styles et passe du policier au suspens, du merveilleux à la philosophie de la vie, en un rien de temps. Elle aime surprendre ses lecteurs, les amener dans la direction qu'elle souhaite, le faire rêver aussi et surtout ne pas les laisser sur leur faim en fin de lecture.

C'est la première fois qu'elle fait un récit d'uchronie et l'exercice lui est très plaisant. Réinventer une partie de l'Histoire (avec un grand H) donne un certain pouvoir. Celui de transformer la destinée des hommes.



changer la face du monde et de

Les idéalistes

Stéphanie Rault

Le 30 juillet 1914, après son retour de Bruxelles où s'était réuni le Bureau de l'Internationale socialiste, Jean Jaurès multiplie les rencontres et cherche à peser pour éviter la guerre. Le 31 juillet 1914, en sortant des bureaux de L'Humanité, il se rend au Café du Croissant à Paris, où il a ses habitudes, pour dîner avec des collaborateurs. Depuis la rue, caché par le rideau, l'assassin tire deux coups : la première balle pénètre dans la tête, la seconde va se perdre dans une boiserie entourant une glace. Jaurès est pratiquement tué sur le coup d'une hémorragie cérébrale. Mais pas dans l'histoire imaginée ici : « Son corps s'était écroulé. Mais le roc du Tarn ne succomba pas. Il fut conduit à l'hôpital et miraculeusement sauvé. »

1924

ELLE ENTEND, EN ÉCHO, LA NOUVELLE. Son cœur s'accélère. Elle se sent comme perdue. Elle ne peut y croire. Il y a déjà 10 ans, elle avait été choquée par la nouvelle de sa tentative d'assassinat. Mais là, on lui annonce qu'il est bien mort cette fois, d'une crise cardiaque... Évidemment, quand on a le cœur si exalté ! Elle ne veut pas y croire. Il était pourtant de roc...

Elle a besoin de s'isoler. Elle expédie ses tâches quotidiennes : elle signe quelques papiers machinalement et écoute d'une seule oreille quelques comptes rendus de situation, à l'est du pays. Mais elle est ailleurs, vers lui. Elle a ce sentiment d'avoir perdu son frère d'armes. Elle ferme son bureau. Elle veut rester seule, pour absorber l'information. Elle se dirige vers la fenêtre et laisse son esprit vagabonder vers ces moments si intenses qu'ils ont partagés.

1914, Bruxelles

C'était à Bruxelles. Dans la moiteur, de cette journée de fin juillet, ils s'étaient retrouvés. Si souvent en désaccord depuis quelques années. Dans ces temps troublés, leurs idées avaient convergé. Ils sentaient que tout pouvait basculer.

Ils avaient rejoint la capitale belge : un énième voyage, comme ils en avaient l'habitude depuis quelque temps. Soucieux et convaincus de leurs choix. Comme investis d'une mission, ils y croyaient si fort.

L'après-midi avait été houleux. Ils avaient bataillé ensemble pour que leur alternative soit entendue et adoptée. Plusieurs fois, leurs regards s'étaient croisés : plus appuyés pour appeler au soutien de l'autre, plus caressants pour dire la fierté, plus souriants pour signifier la confiance. Et puis, leur victoire les avait à nouveau rapprochés. Les coups d'œil avaient autorisé le soulagement.

Dans la soirée, ils avaient rejoint cette grande salle du Cirque Royal, fatigués mais heureux du chemin déjà parcouru.

Le spectacle qui devait se jouer ce soir-là, allait-il redonner le sourire à cette foule des grands jours ?

C'était son tour. Il s'avança dans le grondement de l'assemblée. Il se sentait porté par les vibrations de ces vies qui l'observaient. Il avait toujours cette migraine qui lui rappelait la gravité, l'enjeu du moment. Il rejoignit la tribune dans une forêt de drapeaux. Ses yeux se posèrent sur ces gens amassés, serrés comme pour se rassurer : trouver dans le groupe le réconfort, le soutien nécessaire pour continuer, pour y croire, toujours. Il reprit sa respiration. Il sentit l'apnée générale de l'attente. Ils étaient suspendus à ses lèvres. Certains en auraient été impressionnés, lui, ça le grisait. Il y puisait toute sa détermination. Alors il plongea ! Ses mots percutaient et s'emballaient. Au détour d'une phrase, il la regarda et lui témoigna publiquement toute son admiration. Puis il reprit le fil de son discours de sa voix forte. Il n'avait aucun doute. C'était tellement évident ! D'ailleurs, n'était-il pas descendu à l'hôtel de L'Espérance !

Toutes ces années à l'admirer, elle y repensa bien sûr. Et puis toutes celles à l'observer se fourvoyer, à rager de ses choix... Elle apprécia cette petite attention à son encontre au cœur de son discours. Mais ce soir-là, elle comptait surtout sur lui. Il devait convaincre encore. Sa tête dodelinait au rythme de ses mots. Elle semblait en permanence approuver et vouloir marteler à son tour ses vérités balancées aux âmes attentives. Son discours était tellement contemporain, tellement ancré dans ce présent douloureux. Et pourtant, elle le sentait hors du temps, comme un besoin de pause, d'un moment pour se dire les choses, pour se parler d'Homme à Homme, des Essentiels.

Des mots pour expliquer. Des mots pour proposer une autre issue à la guerre. Des mots scandés avec émotions. Des mots pour rendre réel ce qu'ils tentaient de bâtir depuis des mois, la Paix.

Ce flot qui parcourait l'échine, qui venait se nicher au creux du ventre, ce chaud qui enveloppait les épaules et le cœur, c'était l'espoir.

Tous ces gens étaient venus avec le poids de l'angoisse et la peur de ce qui s'annonçait. Il leur permettait de se redresser et de croire en l'impensable, croire que c'était encore possible.

Quand la foule se leva, quand les mains frappèrent et les chapeaux volèrent, elle le scrutait toujours et lui sourit. Elle savait ce qu'il allait dire, cela avait été le sujet de leur réunion, mais il avait porté ses mots avec son cœur, avec cette force incroyable que ce corps trapu couvait et libérait, quand il était question de soulever les énergies.

Jean était rouge et suant comme à son habitude. Son corps restait en tension. Ses bras avaient accompagné ses mots. Son cœur avait lancé ses mots. Il était épuisé mais confiant.

Ce jour-là, Rosa l'avait ressenti fortement comme un compagnon de lutte, bien plus qu'un camarade. Ce jour-là, ils avaient tissé entre eux un lien si particulier, ce lien fraternel qui unit au combat.

1924

Elle cherche sur ses étagères sa boîte à courriers. Elle est persuadée de l'y avoir rangée. C'est une grande boîte à chapeau qui devrait lui sauter aux yeux, s'il n'y avait pas cet amoncellement de papiers et de dossiers. Elle veut retrouver ses mots. Ses mots pour dénoncer, pour soutenir, pour contester ou pour lutter. Ses mots qui ont toujours été son unique arme. Ses mots qui vont lui manquer et qu'elle va conserver jalousement, comme un trésor, dans cette boîte à courriers qu'elle a tant besoin de retrouver.

Elle n'arrive pas à imaginer qu'elle ne pourra plus partager ses doutes et ses certitudes, qu'elle ne pourra plus compter sur lui dans les combats à venir. Même en désaccord, elle aimait leurs confrontations verbales. Ce sont ces joutes qui assoient les convictions. Ils se sont si souvent pliés à l'exercice.

La guerre

Après son retour de Bruxelles, il avait multiplié les rencontres. Il s'était activé en gardant son optimisme malgré les nouvelles de plus en plus sombres. Il se disait en rage. Pour celui décrit « à la bouche d'or », il fallait convaincre, jusqu'au bout !

Ce soir-là, il dîna à Montmartre avec des proches. Son espoir devait s'ébruiter au travers de la presse. Il parla beaucoup, tout le long du repas.

XLII

Il développa son projet d'écrire un « J'accuse » pour dénoncer le gouvernement auquel il ne croyait plus. Le repas s'acheva. Il était en train de manger son gâteau.

La première balle éclata et interrompit ses paroles. La deuxième brisa le miroir. Tout le monde regarda la glace et les vitres avant qu'un cri n'annonçât que « Jaurès avait été tué ».

Son corps s'était écroulé. Mais le roc du Tarn ne succomba pas. Il fut conduit à l'hôpital et miraculeusement sauvé.

Elle avait été bouleversée par la nouvelle. Elle avait senti le poids de l'absence de ce compagnon de combat. Ils auraient dû se retrouver début août à Paris, pour, peut-être, la marche de la dernière chance, pour sauver la Paix. Mais la guerre fut rapidement déclarée. Elle les vit tous baisser si vite les bras, s'abandonner au déversement de haine et sombrer vers l'Inéluctable. Comme elle se sentit seule. Comme il lui manqua alors. Aurait-il réussi à les convaincre ? Aurait-il pu arrêter ce sinistre engrenage porté par les nationalismes exacerbés et les intérêts économiques ?

La nuit était tombée sur leurs envies d'un autre bouleversement, à l'aube de ce monde nouveau qu'ils espéraient tant.

Jean resta plusieurs semaines hospitalisé. Il assista, tout comme elle, impuissant, à la ruée vers cette guerre, tant redoutée.

Ils s'écrivirent pendant sa convalescence. Au fur et à mesure de ses lettres, elle sentit son esprit patriotique reprendre le dessus, face à sa France agressée. Elle entendait derrière ses mots, cette incroyable mission, selon lui, de sauver les idéaux républicains menacés, l'héritage de 1789. Elle, Rosa l'apatride, eut bien du mal à le comprendre. Plus d'une fois, elle se mit en colère après lui. Elle sentit un fossé se creuser entre eux... Le même qui la séparait des socialistes allemands qui avaient suivi ce chemin du « sauvons la Patrie », faisant fi des idéaux de l'Internationale.

Jean retrouva son poste de député et finit par voter des budgets pour la guerre... pour soutenir les hommes au front comme il se justifiait, lui pourtant pourfendeur de l'entrée en guerre, lui le chantre d'un certain pacifisme. Comme par le passé, elle désapprouva ses choix et sut le lui dire, encore plus quand il accepta d'entrer au gouvernement d'Union Sacrée de Briand. Elle était déçue, mais pas étonnée finalement. Leur correspondance s'espaça, puisqu'il était moins facile d'échanger lorsqu'on ne parlait plus la même langue.

Rosa, elle, continua sa lutte contre cette guerre au service du capitalisme. Ce combat la mena en prison, mais elle s'obstina. Elle écrivait. Elle théorisait. Elle restait activiste, même entre quatre murs.

1924

Elle soulève les dossiers. Certains s'évalent. Frénétiquement, elle farfouille. Elle finit par retrouver son Graal. Elle s'est accrochée à ce besoin pour le réconfort illusoire qu'elle éprouvera en le dénichant. Elle regarde cette boîte qu'elle découvre si précieuse.

Elle sait qu'ils se ressemblaient. Tous deux des orateurs et des meneurs. Les mêmes rêves. Les mêmes élans. Les mêmes ennemis. La même sincérité au combat des idées. Et puis, surtout, cette foi en la Paix.

1916, la Paix

Les vents tournèrent. L'horreur du front s'invita dans les cercles politiques. Jaurès, l'humaniste, y fut sensible. Rosa retrouva avec réconfort ses envolées pacifistes contre cette boucherie. Jean mena au sein du gouvernement et avec son journal *L'Humanité*, une véritable pression. Leur correspondance s'intensifia. Ils partageaient à nouveau leur combat. Il y avait cette frénésie et cette urgence à agir. De chaque côté du Rhin, les socialistes travaillaient pour mener leur pays vers la paix. Ils soutinrent et encouragèrent les mutineries au front et les grèves dans les usines d'armement.

C'était à Dortmund, en automne 1916. C'était le temps retrouvé des éclats de voix debout sur des scènes improvisées d'une table ou même d'une chaise. Rosa avait été étonnée qu'il parvienne à sortir de France. Ils s'étaient retrouvés aux portes d'une mine de la ville allemande. Le député de Carmaux était dans son élément au milieu de ces mineurs. Alors ministre, c'était pourtant Jaurès, le socialiste, qui avait fait le voyage. Il venait rencontrer les socialistes allemands, car il restait toujours convaincu de l'importance, pour la Paix, de l'entente franco-allemande. Il voulait la cultiver, la choyer pour les fruits qu'elle offrirait. Dans son allemand impeccable, il réussit à faire passer toute son émotion. Il expliqua, surtout, qu'il était venu croiser le regard de ces ouvriers allemands qui mettaient toute la Rhur au ralenti, et poussaient vers la fin de la guerre. Il était venu leur dire que de l'autre côté du Rhin leurs camarades en faisaient autant. Il était venu leur signifier la force qu'était la leur et que ce combat-là avait tant de sens. Rosa frémissait elle aussi. Les mots de Jean donnaient à bomber le torse, donnaient à regarder devant. Vent debout pour une Paix à retrouver.

Alors, lorsque fin 1916, les armes se turent, c'est toute la famille socialiste qui se sentit victorieuse et consolidée.

Mais il fallait fortifier la Paix. Jean, aux côtés de Briand, s'y attela dans un esprit de réconciliation quand d'autres n'avaient en tête que l'envie

de vengeance. Il ne vit pas d'un bon œil l'arrivée, comme arbitre, de Wilson, qui avait su garder les États-Unis hors du conflit. Jean, tout comme Rosa, avait souvent critiqué l'interventionnisme des Américains en Amérique du Sud. S'il récusait les propositions économiques de Wilson, il soutenait ses propositions politiques pour épargner l'Allemagne.

Après bien des tractations, l'Armistice fut alors signé début 1917, mais il n'accabla pas l'Allemagne. Rosa et Jean y virent le signe d'un espoir de Paix durable. Leurs lettres reflétèrent cet optimisme et l'envie alors de changer en profondeur les relations sociales dans leur pays. La Paix gagnée ouvrait le champ des possibles.

1924

Elle s'est installée à son bureau et a ouvert la grande boîte à chapeau où elle a rangé des courriers importants de sa correspondance personnelle. Elle repère les enveloppes à la Marianne. Elle balait des yeux les lignes écrites à la plume. Aucune légèreté, aucune allusion à leur vie privée. Seulement leurs idées à faire avancer, autour desquelles s'était construite leur relation. Elle cherche surtout ses mots qui l'ont poussée et encouragée à s'installer dans ce bureau. Elle ne le voulait pas. Contre toute attente, il l'a convaincue. Mais il n'est plus là pour l'accompagner. Alors, au moins relire ses mots qui pourront la soutenir... Pour ressentir à nouveau l'élan !

Révolution

C'était à Paris, ce jour de juin 1921. Ils s'étaient retrouvés tous les deux dans un petit bistrot. Elle était si étonnée qu'il s'y rende toujours si sereinement, malgré ce qui lui était arrivé en 1914. C'était lui qui avait insisté : Jean voulait qu'ils ne soient que tous les deux. Elle n'avait pas d'autre souvenir de moments ainsi, seulement tous les deux. Il semblait enjoué. Mais rapidement, ils se mirent à parler des sujets sérieux qui avaient toujours alimenté le flot de leurs échanges. Il s'emballait et elle s'enthousiasmait, tantôt en français, tantôt en allemand. Leur duo chantait les vibrations du moment. Ils sentaient évidemment que l'Histoire s'accélérait. Ça les grisait tout en leur signifiant l'enjeu de leurs positions.

Depuis la Révolution de 1918 en Russie, ils avaient tellement d'espoirs pour le monde ouvrier. Toutes leurs théories, toutes leurs croyances pouvaient devenir réalité !

Jean lui expliqua que les Français n'étaient pas encore prêts. Selon lui, Aristide Briand préférait assurer ses arrières et concédait beaucoup aux

Socialistes de son gouvernement. Il tenta de convaincre Rosa des avancées qu'ils obtenaient ainsi. Rosa n'envisageait toujours pas que le Grand Soir puisse venir avec une participation au gouvernement bourgeois.

Les mots s'envolèrent alors. Les voix tonnèrent les idées contradictoires de chacun.

Et puis, Jean lâcha la raison de cette entrevue. Il voulait lui ouvrir les yeux sur le rôle qu'elle pouvait tenir dans la Révolution allemande qui semblait si proche. Il y croyait. Les actions des ouvriers de Rhénanie avaient fait tache d'huile. L'empereur Guillaume II n'allait pas tenir face aux assauts des conseils d'ouvriers qui se mettaient en place aux quatre coins du pays.

Mais Jaurès lui confia sa crainte de voir les dérives autoritaires faites par Lénine se reproduire en Allemagne. Pour lui, le Socialisme devait éviter d'être à nouveau associé au totalitarisme et au sang, pour que l'idéal survive...

Il était persuadé que Rosa devait être sur le devant de la scène, qu'elle pouvait veiller et conseiller les choix des Révolutionnaires allemands. Rosa n'y croyait pas. Pour elle, le prolétariat devait régner lui-même. Elle ne voulait pas être à la tête d'un quelconque pouvoir qu'elle estimerait volé alors aux ouvriers.

La conversation fut tumultueuse entre les deux tribuns. Ils ne s'accordèrent pas cette fois.

Mais Jean se lança, dans les semaines qui suivirent, dans une véritable propagande épistolaire. Rosa finit par accepter d'y réfléchir. Puis, lorsque le temps des bouleversements arriva, elle entendit les idées de Jaurès, pour agir de l'intérieur. Elle ne revint pas sur ce qu'elle avait prôné jusque là. Elle admit juste qu'elle pouvait guider, au début. Elle garda en mémoire, le contre-exemple de Lénine qu'elle se refusait de suivre. Elle accepta de prendre ses responsabilités, pour aider à l'organisation, dans les premiers temps.

1924

Elle ne sait plus depuis combien de temps, elle est ainsi, face à la fenêtre de son bureau, à laisser les vagues des souvenirs la soulever.

Elle entend l'agitation dans le couloir. Sa secrétaire bataille sans doute pour faire respecter sa demande de calme. Et puis, finalement, quelqu'un frappe à la porte : « Madame la chancelière, votre rendez-vous de 16 heures vous attend ». Elle a pourtant demandé qu'on cesse de

XLVI

l'appeler ainsi ! Elle demande seulement du « Rosa Luxemburg », responsable transitoire de l'auto-administration des conseils d'ouvriers. Dans quelques mois, tout sera bien lancé. Elle pourra passer la main.

Jean n'est plus, mais ses mots courent toujours. L'Histoire continue. Rosa, gardienne de la Révolution (et de la boîte à chapeau), veut l'écrire alors pour deux, au nom de la Paix et de la Justice.

© Stéphanie Rault 2022



Stéphanie Rault est née en 1976, à Pontivy. Elle a fait des études d'Histoire à l'Université de Bretagne Sud, à Lorient. Elle est professeur des écoles depuis 22 ans et enseigne actuellement dans une classe de CP. Elle vit avec ses trois enfants et son mari en centre Bretagne.

Le Tommy de Coventry

Olivier Gaudefroy

L'anecdote, rapportée par Adolf Hitler lui-même, est sans doute trop belle pour être vraie, mais voici : à la fin de la Première Guerre mondiale, à l'automne 1918, le tommy Henry Tandey avait la tête d'un certain soldat allemand dans le viseur de la lunette de son fusil, mais finalement, par humanisme, il s'abstint de tirer, car celui-ci était alors désarmé. Tandey est un authentique héros de guerre, et l'homme de troupe le plus décoré de toute l'armée britannique à l'issue de la Première Guerre mondiale. Et il était donc resté humain. Bien plus tard, après qu'Hitler ait identifié son sauveur et ait demandé à Chamberlain de lui transmettre ses remerciements, Tandey confia : « Si seulement j'avais imaginé ce qui s'est passé ensuite. Quand j'ai vu le nombre de personnes qu'il a tué, je suis désolé. » Mais que se serait-il passé si Tandey avait appuyé sur la gâchette ?

28 septembre 1918

HENRY TANDEY, JEUNE SOLDAT BRITANNIQUE de 27 ans appartenant au 5^e régiment des Duke of Wellington's, tenait le militaire allemand au bout du viseur de son fusil. Et il se demandait s'il devait, oui ou non, appuyer sur la gâchette.

Depuis le début du mois de septembre 1918, la victoire de la Triple Entente sur les Empires centraux ne faisait plus guère de doute. Les armées franco-britanniques avaient réussi à percer les lignes allemandes dont les forces avaient été bousculées et déstabilisées. Ce 28 septembre, à la suite de multiples bombardements de nettoyage de l'artillerie alliée, les soldats franco-britanniques avaient rapidement progressé sur l'ensemble du front de l'Ouest.

Henry, lui, tenait fermement son Lee-Enfield depuis près de cinq minutes, prêt à frapper l'Allemand d'une balle de 7 mm prête à transformer sa tête en une affreuse bouillie. L'ennemi, un être maigrelet et moustachu, se trouvait à terre, blessé, et il n'était pas armé. La position défensive de son régiment avait dû être copieusement

bombardée. Touché par des éclats d'obus, il avait sans doute erré entre les lignes, désorienté et rendu vulnérable par la perte, dans la confusion, de son arme. Le bruit de l'explosion des bombes avait même dû l'assourdir, car il ne s'était pas encore rendu compte de la présence du Britannique sur le point de l'abattre.

Orphelin depuis l'âge de treize ans, Henry Tandey s'était engagé avant-guerre dans l'armée britannique. L'institution militaire était devenue d'une certaine manière sa nouvelle famille. Le soldat Tandey était considéré par ses supérieurs comme un bon élément de l'armée de Sa Majesté Georges V. Faisant preuve d'un réel courage depuis le début du conflit, il avait été blessé à la bataille de la Somme puis à celle de Passchendaele en Flandre-Occidentale. Proche des camarades de sa compagnie, il n'hésitait pas une seconde à mettre sa vie en danger pour sauver, si besoin, un frère d'armes. C'est ainsi qu'un jour, il avait porté un blessé sur son dos au cours d'une retraite. Malgré son courage, la guerre l'avait, comme de nombreux autres combattants, usé. Tandey avait été de toutes les grandes batailles. Ces quatre dernières années, il avait passé son temps à essayer de survivre à ce qui ressemblait de plus en plus à une vaste boucherie. Depuis que les positions des belligérants s'étaient figées en novembre 1914, chaque camp s'était mis à creuser des centaines de kilomètres de tranchées depuis la mer du Nord jusqu'à la frontière suisse. Une ligne au tracé sinueux, parsemée d'abris plus ou moins précaires. Les soldats engagés dans le conflit avaient espéré que ces tranchées seraient leur assurance-vie, sans se rendre bien compte qu'elles furent en définitive leur tombeau. Ou tout du moins, le lieu d'un enfer qui allait durer quarante mois. Après quatre longues et exténuantes années de guerre, Henry n'aspirait plus qu'à une chose : que ce sanglant conflit prenne fin le plus rapidement possible et qu'il puisse rentrer à Coventry, commune du centre de l'Angleterre, dans les Midlands de l'Ouest, là où il avait laissé l'oncle Jack et la tante Elizabeth. Tous deux l'avaient recueilli à la mort de ses parents. À Coventry, il y avait aussi Jane, sa fiancée. Cela faisait deux ans que le soldat Tandey n'était pas rentré au pays. Après sa blessure reçue dans la Somme, il avait eu droit à un mois de permission. Mais depuis, plus rien. Cela faisait deux ans qu'il n'avait pas embrassé son oncle et sa tante, humé la douce odeur féminine se dégageant du corps de Jane, embrassé ses lèvres pleines et fait l'amour avec elle.

En repensant à sa fiancée, son estomac se noua en se remémorant que cela faisait six mois qu'il n'avait plus reçu aucun courrier de sa part. Henry avait, de son côté, continué à lui écrire et à lui envoyer des lettres chaque semaine. Ce silence l'angoissait. Il n'arrêtait pas d'y penser et tentait d'y trouver une explication. Depuis, son cerveau ne cessait de

XLIX

bouillonner et d'imaginer le pire. Lui était-il arrivé quelque chose ? Ou plus prosaïquement l'avait-elle tout simplement oublié ? Avait-elle rencontré un autre homme ? Un de ces planqués de l'arrière ? Henry restait dans l'incertitude, car son oncle et sa tante évitaient habilement d'aborder le sujet et de l'informer dans leurs lettres. Combien de ses frères d'armes se trouvaient dans une situation similaire ? Cette guerre avait déjà brisé nombre de liens familiaux et de serments d'amour. Combien parmi ceux qui se sortiraient vivants de cet enfer verraient, par contre, l'effondrement de leurs mariages ou de leurs fiançailles ? Y penser raviva sa douleur et sa fureur contre la guerre, contre l'ennemi germanique, contre les profiteurs, sans parler des va-t-en-guerre de l'arrière, qui, bien à l'abri des balles et des obus, pouvaient afficher un patriotisme « bon-teint » sans avoir à affronter le danger. Non avertis du sang des autres, ceux-là ne risquaient pas de recevoir un peu de ferraille en plein cœur. Comme si ça ne suffisait pas d'avoir à craindre la mort ou la mutilation, les combattants devaient également affronter, dans leurs tranchées, des bataillons de rats et de poux. Ces derniers, appelés par les soldats les « totos », outre qu'ils vous suçaient le sang comme de petits vampires, provoquaient par leurs piqûres de désagréables démangeaisons qui vous poussaient à vous gratter constamment. Ces insectes étaient aussi des vecteurs de la fièvre des tranchées. Pour Henry, ces quatre années pouvaient se résumer à quelques simples mots : froid, boue, peur, ennui, gaz et mort.

L'Allemand finit par se rendre compte qu'il était observé. Il se redressa et fixa des yeux l'Anglais qui le tenait en joue. L'ennemi ne semblait pas effrayé. Non, il semblait à Henry qu'il s'était plutôt résigné à son sort, quoi qu'il advienne. Le soldat britannique perçut l'homme qu'il avait à portée de tir comme l'un des artisans de sa situation devenue insupportable. Responsable du fait qu'il se retrouvait dans ce coin maudit de la campagne française à devoir se battre... pour qui, pour quoi au juste ? Il ne savait même plus. Soudain, une détonation sourde brisa le silence des lieux. Henry vit l'Allemand s'effondrer brutalement. Le bruit le fit soudainement revenir à la réalité et il se rendit alors compte qu'il avait été la cause de la chute du soldat. Le canon de son fusil fumait et son doigt était appuyé encore fermement sur la gâchette. Il était comme abasourdi et il lui fallut quelques minutes avant qu'il ne reprenne ses esprits. Il finit par s'approcher du corps du soldat et après avoir déboutonné sa veste, il sortit de la poitrine de celui-ci une plaque d'identification sur laquelle il lut l'identité de sa victime : « Adolf Hitler, 20.04.1889 - 2^e régiment d'infanterie bavaroise ».

7 ans plus tard, au cours de l'été 1925

L

La guerre avait eu raison d'Henry Tandey. Certes, il avait survécu à la grande boucherie mondiale sans grand dommage physique, malgré deux blessures et l'inhalation de gaz moutarde. Non, c'était son âme qui en était sortie meurtrie. Comme l'ensemble des soldats engagés, Tandey avait accueilli l'armistice du 11 novembre 1918 avec un indicible soulagement. Au début, sa joie avait été immense de s'en être sorti en un seul morceau. Le premier jour de paix avait été pour lui comme une renaissance mais ce sentiment avait rapidement laissé la place à des sentiments plus mitigés, plus sombres et plus ambivalents. Une semaine seulement après l'armistice, il s'était retrouvé en asile pour soigner une sévère dépression. L'armée de Sa Majesté, constatant sa conscience brisée à défaut de son corps, l'avait rapidement démobilisé et avait rompu son engagement. L'institution s'était montrée particulièrement peu reconnaissante à son égard et à ses quatre années de sacrifice. À Calais, en juin 1919, il avait pris un bateau avec d'autres tommies à destination de Douvres, puis chacun avait été ensuite acheminé, en train ou en autobus, pour être rapatrié jusqu'à son foyer respectif. Henry avait pris un autobus qui l'avait conduit jusqu'à Coventry. À chaque ville traversée, les mêmes scènes de liesse s'étaient répétées avec une débauche d'applaudissements et de sourires, célébrant à la fois la joie du retour des soldats et de la paix. Si de jeunes femmes lançaient des fleurs au passage des autobus des anciens combattants, on n'avait cependant pas omis, par réflexe patriotique, de sortir les drapeaux de l'Union Jack qui flottaient fièrement à chaque balcon.

Quarante-huit heures après son débarquement à Douvres, Henry Tandey était de retour à Coventry. Son oncle et sa tante l'accueillirent mais pas Jane. Ce n'est qu'à ce moment qu'il fut informé de ce dont finalement il avait fini par se douter, à savoir que sa fiancée n'avait pas eu la patience de l'attendre. Henry apprit qu'elle était partie avec un obscur comptable de vingt ans son aînée et qu'elle avait déménagé avec lui à Londres. Conscient du choc de cette nouvelle, l'oncle Jack et la tante Elizabeth n'avaient pas voulu le laisser seul dans son appartement de Coventry, aussi lui avaient-ils proposé de passer quelque temps avec eux à la campagne dans leur modeste ferme. Ils pensaient que s'il séjournait en leur compagnie, dans un lieu qu'il connaissait bien pour y avoir vécu juste après le décès de ses parents, cela ne pouvait qu'être bénéfique pour son moral. Là, sa tante pourrait prendre bien soin de lui en tentant de lui faire oublier, un tant soit peu, les horreurs de la guerre et le départ de Jane. Henry accepta. La guerre avait violenté les corps, perturbé les esprits et les hommes qui rentraient n'étaient plus les mêmes que ceux qui étaient partis. Henry dut réapprendre à se

réadapter à une vie civile. Il lui fallait aussi revenir à la vie active. N'ayant plus d'avenir dans la carrière militaire, il se vit dans l'obligation de trouver un emploi dans le civil. Or Henry cumulait deux handicaps : il s'était engagé jeune dans l'armée et n'avait aucune expérience dans le secteur de l'industrie ni dans celui des métiers administratifs. En plus, les patrons rechignaient à employer d'anciens combattants. Outre une crainte de traumatismes consécutifs à la guerre, les techniques de production avaient évolué entre 1914 et 1918 et ces hommes, éloignés des usines, pour certains pendant plus de quatre ans, pouvaient leur sembler dépassés.

Henry finit par trouver un travail d'ouvrier agricole à Barston à la ferme du couple Wilson, située à une vingtaine de kilomètres de Coventry. Il n'avait pas pu trouver mieux. Depuis sept ans, il trimait dans les champs affrontant le froid de l'hiver et la chaleur de l'été. Quand la récolte de blé était terminée, il devait aider à l'entretien de la porcherie. À son embauche, il avait donné congé au propriétaire de son logement de Coventry qui ne lui était dorénavant plus d'aucune utilité. Il vivait depuis dans une ancienne grange, sur la propriété de ses patrons, transformée en habitats pour ouvriers agricoles. Ce n'était pas le grand luxe mais il bénéficiait d'une chambre, certes modeste mais au loyer peu onéreux, et d'un petit lopin de terre qui lui permettait d'agrémenter le quotidien. Outre Henry, les Wilson employaient une bonne, un porcher, un charretier et un apprenti, tous nourris et logés à l'année.

Malgré ce nouveau travail, les années qui passaient et les nouvelles relations qu'il avait nouées – il s'était surtout lié d'amitié avec Will le porcher – ses souvenirs de guerre ne cessaient de le tourmenter. Ses nuits étaient généralement hantées par des visions de corps meurtris et ensanglantés, de bombardements et de cauchemars où il se voyait en train de s'asphyxier à cause des gaz, ce qui avait le don de le réveiller en sursaut. Mais le pire de tout était qu'Adolf Hitler, l'Allemand qu'il avait abattu à la fin de la guerre, avait commencé depuis peu à le tourmenter. Un temps, il avait presque réussi à l'oublier mais le voilà qui revenait dans son sommeil de manière régulière.

Il arrivait souvent à Henry de faire ce rêve horrible où Adolf Hitler apparaissait penché au-dessus de son lit, le dévisageant alors qu'il dormait. Cette vision paralysait son sommeil. Parfois l'Allemand se moquait de lui, ouvrant une bouche d'où s'échappaient et s'écoulaient des flots de sang. D'autres fois, l'homme avait le visage ravagé par des vers qui lui sortaient de tous les orifices faciaux finissant par le transformer en une tête de mort hideuse. C'est ainsi que depuis des semaines avec le retour d'Adolf Hitler dans ses pensées, le remords l'avait à nouveau envahi. Encore plus intensément qu'en 1919 lorsqu'il avait fait sa terrible dépression. Les

mêmes maux l'assaillaient à nouveau, lui faisant comprendre qu'il avait en réalité assassiné le soldat allemand. Les beaux esprits avaient beau dire que « c'était les lois de la guerre » ou que « ce n'était qu'un ennemi boche », lui savait bien que la vérité était bien plus simple et crue : il avait tiré sur un homme désarmé et sans défense. Il aurait dû avoir pitié de lui et le laisser vivre. Mais non, il avait fallu qu'il appuie sur cette maudite gâchette. Qu'est-ce que cela lui aurait coûté de le laisser s'en aller sain et sauf ? Rien. Ce qu'Henry avait le plus de mal à supporter était de penser aux proches qu'Adolf avait laissés derrière lui. À toutes ces personnes qu'il avait aimées, qui l'aimaient et qui avaient attendu avec espoir son retour. Lui, qui l'avait attendu à part son oncle et sa tante ? Même sa fiancée l'avait quitté. Alors que l'Allemand avait peut-être laissé derrière lui une femme aimante, des enfants chéris et de vieux parents qui, tous désormais le pleuraient et, qui, inconsolables, ne se relevaient pas de sa mort. C'est lui qui aurait dû mourir à sa place. Il se sentait un monstre en pensant aux souffrances qu'il avait causées alors qu'il n'avait tenu qu'à lui de ne pas provoquer un tel malheur. Henry ne se supportait plus. Il se haïssait et se détestait. Depuis le retour d'Adolf dans son sommeil, il traînait son désespoir. Et voilà maintenant que l'appétit le fuyait également. Le dimanche, jour de repos, il ne quittait plus sa chambre de toute la journée. Toute joie l'avait quitté. Auparavant avec Will, ils allaient ensemble voir les matchs de football de l'équipe du village avant d'aller au pub boire une pinte de bière. Parfois, tous deux allaient le soir au bal donné sur la place du village par l'orchestre communal. Là, ils y rencontraient de jeunes filles peu farouches qu'ils courtoisaient et dupaient sans vergogne en leur promettant une relation sérieuse alors qu'en réalité, ils ne pensaient qu'à les trousser. Puis une fois leur forfait accompli, ils les laissaient à leur désespoir d'avoir été si facilement mystifiées. Rapidement, son aspect physique se détériora. Lui qui était un bel homme blond aux yeux clairs avec une belle ossature, grand et large d'épaules et qui, malgré son travail à la ferme, prenait soin de ses habits, commença à négliger son allure. On ne l'apercevait plus que le dos courbé avec une barbe de trois jours, toujours vêtu du même débardeur et du même chapeau de paille miteux. Quant à son travail, on voyait bien qu'il n'était plus autant concentré qu'auparavant. Il lui arrivait parfois d'être retard, ce que n'avait pas oublié de lui faire remarquer à plusieurs reprises M. Wilson.

C'est à ce moment-là que Will commença à se dire qu'il devait faire quelque chose pour son ami. Le porcher tenta alors tout ce qu'il put pour le sortir de sa mélancolie. Il lui fit savoir qu'il n'était pas seul dans cette épreuve et qu'il était là pour l'écouter si besoin. Il lui expliqua que partager sa souffrance, c'était aussi s'en alléger. Mais rien à faire, Will se heurtait à son mutisme. Même si le porcher paraissait un être rustre sous ses abords

de paysan toujours habillé de ses éternelles chemises en lin blanches, de sa culotte marron, d'une veste dans des tons également bruns et marchant d'un pas malaisé avec ses traditionnels sabots. Toutefois, l'homme avait fait de brillantes études primaires qui auraient dû logiquement se prolonger si elles ne lui avaient pas été rendues impossibles à cause d'un coût trop élevé. C'est la raison pour laquelle l'homme s'attelait à lire tout ce qu'il lui tombait entre les mains, livres et journaux. Il avait ainsi appris par la presse qu'un nouveau thérapeute des âmes, le Dr Johnson, avait ouvert depuis six mois un cabinet à Coventry. Ce médecin était le premier de la ville à soigner les maux de l'esprit selon une méthode appelée « psychanalyse », une technique enseignée et mise au point par un neurologue autrichien, le Dr Sigmund Freud.

Grâce au téléphone du pub du village, Will avait pris rendez-vous à l'insu d'Henry auprès de ce thérapeute. Il finit par avouer à son ami son forfait mais curieusement, sa confession ne déclencha aucune colère de la part de Tandey. Son mal-être était devenu si grand qu'il était prêt à essayer cette thérapie qu'on disait révolutionnaire. Henry, sans l'avouer, appréciait d'une certaine façon le souci de son ami et comprenait que celui-ci ne voulait que son bien. Il lui sut gré de ses efforts. Et c'est ainsi qu'un matin du 18 juillet 1925, Will et Henry empruntèrent la charrette de la ferme tirée par le brave Johnny, le cheval de trait, pour se rendre ensemble à Coventry, au numéro 8 de Spencer Avenue. Le voyage se fit dans un silence religieux. Deux heures de trajet furent nécessaires pour arriver à la ville et une bonne demi-heure supplémentaire pour atteindre le cabinet du Dr Johnson. Coventry était une ville ouvrière qui s'était développée à partir de son industrie automobile. L'impression de cité populaire se confirma quand ils traversèrent les quartiers ouvriers avec ses petites maisons de plain-pied aux murs de briques enduits à la chaux. L'alignement des habitats suivait la courbe de la route qui les séparait des dépendances collectives : clapiers, charbonniers et jardins. Les deux amis arrivèrent ensuite dans un quartier plus bourgeois où s'était installé le Dr Johnson. Son cabinet était situé à l'intérieur d'une maison en pierres à un étage avec une façade à colonnades. La porte d'entrée était surmontée d'un tympan en triangle. Will et Henry garèrent la charrette et sonnèrent pour signaler leur arrivée. Une jolie et jeune secrétaire aux cheveux blonds comme les blés vint leur ouvrir et les invita à patienter dans la salle d'attente. Cette dernière ressemblait plus à un petit salon avec son tapis ancien, sa table de merisier sur laquelle étaient posées des tasses à thé, ses banquettes aux coussins bleus et jaunes, le tout complété d'une table d'appoint en bois brut et de fauteuils à bascule.

Une petite demi-heure plus tard, le Dr Johnson reçut Henry en consultation. Il introduisit son patient dans une pièce au style sobre où se

remarquait seulement la présence de deux chaises, d'un divan et d'un bureau. Derrière ce dernier étaient accrochés au mur deux portraits : celui du grand psychanalyste Sigmund Freud et de manière plus inattendue, celui de Ramsay MacDonald, l'ancien premier ministre et actuel chef du parti travailliste. Militant de gauche convaincu, soucieux des plus démunis, Johnson avait mis en place une tarification à la carte de ses services en faisant payer au prix fort ses patients issus de la bourgeoisie afin de permettre à la classe ouvrière et paysanne de bénéficier de ses soins à titre quasi gratuit. Ce qui expliquait que, malgré ses revenus modestes, un ouvrier agricole comme Henry avait pu obtenir un rendez-vous avec ce thérapeute. Bien des confrères de Johnson, au contraire, refusaient de recevoir des patients modestes. Tel n'était pas le cas de cet idéaliste socialiste et freudien. Le médecin demanda à son patient de s'allonger sur le divan et le laissa ensuite lui conter son infortune. Le récit achevé, le Dr Johnson annonça à Henry que le travail d'analyse serait long et fastidieux. Il ne lui promettait rien mais l'assurait qu'il l'aiderait du mieux qu'il pourrait à se débarrasser de ce sentiment de culpabilité qui empoisonnait sa vie. Il lui expliqua qu'il lui faudrait revenir régulièrement discuter avec lui afin de travailler sur sa névrose. Son inconscient, fragilisé par le traumatisme de la guerre, avait repoussé trop longtemps la portée d'un acte qu'Henry considérait, à tort ou à raison, comme répugnant et indigne de son humanité. Pour Johnson, l'analyse consisterait à faire assumer à sa conscience le poids de cette culpabilité, à accepter son acte tel quel pour ainsi lui permettre de mener une vie – non pas sereine, cela serait illusoire – mais la plus normale possible. Rendez-vous fut donc pris pour une nouvelle consultation fixée à la semaine suivante. En attendant, le médecin invita son patient à noter toutes les angoisses qui lui traverseraient l'esprit ainsi que tous les rêves qu'il ferait au cours de la semaine à venir et qu'il se rappellerait.

Quand Henry rejoignit Will, ce dernier lui trouva un air un peu plus paisible et remarqua qu'à priori, il semblait satisfait de sa consultation. Tandey se proposa de conduire la charrette pour le trajet du retour. Avant le départ, Will acheta à un gamin le journal du soir. Alors qu'il lisait les dernières nouvelles, assis à côté d'Henry qui avait pris les rênes, ce dernier finit par jeter un coup d'œil discret sur une des pages intérieures qui traitait de l'actualité allemande. Il demanda à son ami de quoi il était question.

— Je ne sais pas si tu te souviens du coup d'État manqué mené à Munich en novembre 1923 à l'initiative du parti national-socialiste dans le but de renverser la démocratie allemande ? Son chef, un certain Rudolf Hess, avait été condamné à une peine légère malgré l'accusation de haute trahison. L'auteur de l'article explique qu'il a profité de son séjour en

prison pour écrire un libelle indigeste, *Mein Kampf*, qui se trouve être un abominable brûlot haineux contre les Juifs, la démocratie et la France. Le journal annonce la sortie du livre aujourd'hui en librairie dans toute l'Allemagne.

— Tout ce verbiage haineux ne me dit rien qui vaille et cela m'inquiète, affirma Henry. Nous avons assez souffert comme cela de la folie des hommes lors du dernier conflit. Plus jamais ça ! Tu vois, Will, en 1918, j'aurais préféré tuer ce Rudolf Hess plutôt que cet innocent soldat d'Adolf Hitler. Si nous n'y prenons pas garde, cet extrémiste serait bien capable de nous entraîner vers un nouvel affrontement meurtrier.

— Cesse de dire n'importe quoi Henry ! Les Allemands appartiennent à un peuple intelligent et pondéré qui vit désormais en démocratie. C'en est fini du temps de l'autocratie du Kaiser ! Comment veux-tu qu'une nation qui a donné naissance à de grands esprits comme Goethe, Heine et Kant puisse un jour plonger dans l'abîme en suivant un attardé antisémite comme ce Rudolf Hess ? C'est proprement impensable, mon ami !

Will avait raison. Henry s'en voulut d'avoir pensé un instant ainsi. Une pensée scandaleuse en soi. Encore ces fichues idées noires qui lui embrumaient l'esprit. Bien sûr que les Allemands ne se rangeraient jamais derrière une pareille vermine, se rassura-t-il. Que d'angoisse pour rien ! Il valait mieux qu'il se concentre sur sa propre guérison. Henry entendit le bruit d'une page qui se tournait. Will venait de passer à la feuille des sports. Et son visage retrouva la sérénité quand son ami commença à lui donner les derniers résultats des matchs de la première ligue de football. Henry s'enthousiasma quand il apprit que son équipe de football préférée, Manchester, avait remporté un match décisif contre Newcastle. Cette nouvelle lui fit oublier d'un coup toute pensée négative !

© Olivier Gaudefroy 2022



Romancier passionné d'Histoire, originaire d'Orléans, Olivier Gaudefroy est l'auteur d'une dizaine de romans et d'essais. Parmi eux : Hypatie l'étoile d'Alexandrie (Arléa, 2012), Cléopâtre l'immortelle (Arléa, 2017), Betty Robinson la première athlète olympique (Jourdan, 2021) et Flora Tristan une insoumise sous le Règne de Louis-Philippe (Syllepse, 2022).